

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH

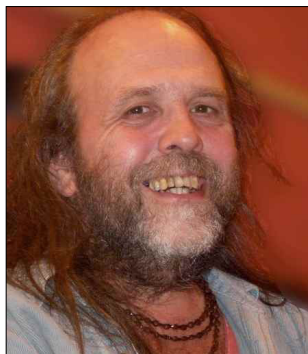


**Réalité et fiction : réflexions sur
l'archéologie et les « mystères de la
terre » en Grande-Bretagne**

Adam Stout

M a i 2 0 1 5

Réalité et fiction : réflexions sur l'archéologie et les « mystères de la terre » en Grande-Bretagne¹



Adam Stout

Préface : Une première francophone

Dans son édition du printemps 1981, n° 41, *Kadath* présentait dans sa rubrique « Mystérieuse Celtie », un article intitulé « Les *leys* : des trajectoires par-dessus les siècles ». Il débutait par une simple ligne qui en disait déjà beaucoup : en Grande-Bretagne, les *leys* font fureur ! C'était probablement la première fois que l'hypothèse des *leys* était développée de manière aussi détaillée à l'usage du public francophone.

Au Royaume-Uni, l'affaire découlait des travaux d'Alfred Watkins, qui remontaient à 1921. Après la Seconde Guerre mondiale, l'engouement pour les *leys*, qui s'était doucement estompé, rebondit auprès des amateurs d'archéologie anglo-saxons. Pendant plus d'une vingtaine d'années, l'intérêt vint essentiellement d'outre-Manche, donnant ainsi naissance à une génération de « chasseurs de *leys* », en porte-à-faux avec l'archéologie académique.

Ces temps-là aussi étaient propices à de nouvelles recherches sur le passé, surtout dans l'étude scientifique de la civilisation mégalithique... qu'avoisinait l'émergence de thèses mêlant un spiritualisme quasi religieux à des réflexions cette fois franchement pseudo-

1. Titre original : « What's Real, and What is Not. Reflections Upon Archaeology and Earth Mysteries in Britain ». « What's real and what is not » est extrait de la chanson de Bob Dylan « Gates of Eden », sortie en 1965, au début des controverses évoquées dans cette étude. Cette édition anglaise est toujours disponible chez l'éditeur : Runetree Press, Box 210, 3 Edgar Buildings George Street, Bath BA1 2FJ, Royaume-Uni. (Toutes les notes en bas de page sont de la rédaction de *Kadath*.)

scientifiques. Ces démarches, qui s'inspirent du folklore et de sites géographiques dotés d'une valeur historique, se résument dans le vocable « *Earth Mysteries* », dont la traduction « mystères de la terre » ne reflète aucunement le sens caché anglo-saxon, à savoir que les Anciens possédaient des connaissances que l'homme contemporain a perdues.

Reconstituer l'historiographie des « chasseurs de leys » et des « *earth mysteries* » n'est pas une sinécure, au vu du nombre d'intervenants et des conceptions divergentes qui sont les leurs. Adam Stout s'y est cependant attaqué, il s'en explique dès le début de cette remarquable monographie, que *Kadath* est fière de vous offrir en première francophone.

Le travail d'Adam Stout, développé au départ d'une thèse de doctorat en archéologie, est bien charpenté et agréable à lire ; si parfois il est nécessaire de se concentrer un peu plus, rassurez-vous, c'est que vous allez faire une découverte sur les crocs-en-jambe au sein de la recherche archéologique anglo-saxonne. Il est vrai cependant qu'ils ne sont pas seuls : en France, l'affaire de Glozel s'est finalement réduite à un conflit permanent mais larvé entre un amateur, feu Émile Fradin, et les instances académiques. Tandis qu'en Angleterre les livres, magazines et articles mettant en doute certaines conclusions scientifiques se comptent par dizaines, avec des chroniqueurs hauts en couleurs. Et des répliques ou mises au point tout aussi cinglantes.

Un univers curieusement typique – British ? – et méconnu dans nos contrées. Lire l'opus d'Adam Stout sera à tous les coups payant car, aussi incroyable que cela puisse paraître, malgré les propositions de collaboration – nettes ou floues ! –, aucune trêve ne pointe le nez et la discussion sereine portant sur les « *Earth Mysteries* » est loin d'être accomplie.

Kadath se devait de vous fournir ce grain à moudre.

Robert Dehon

Les raisons d'une publication

Le texte qui suit est principalement fondé sur mon mémoire d'étudiant en archéologie, soutenu à l'University of Wales (Lampeter, Pays de Galles), en mars 2000. J'y ai ajouté un peu de matière neuve, prélevée, pour l'essentiel, dans la version adaptée, parue dans le regretté *3rd Stone*² (2001) et j'ai, ici et là, fait un peu de rangement mais, fondamentalement, c'est le même document. Il a été approuvé par les autorités du collège de Lampeter et c'est grâce à lui que j'ai reçu du gouvernement une bourse de trois ans, afin de poursuivre l'étude du même sujet dans le cadre d'un doctorat en philosophie, obtenu en 2004 (Stout 2004). Je suis « docteur » et j'ai signé un contrat avec un éditeur académique pour rédiger un livre sur le même sujet : pourquoi diable alors suis-je en train de publier quelque chose qui date déjà de six ans ?³

La première et la meilleure raison est que Rose Heaword, des éditions Runetree Press, me l'a demandé. Il est toujours agréable qu'un éditeur vienne vers vous, surtout si cet éditeur est lui-même un vétéran dans l'étude des « mystères de la terre ». La seconde raison est qu'un certain nombre d'exemplaires de ce texte circulent déjà furtivement depuis un bon moment et que les gens ont commencé à y faire référence, en sorte qu'il semblait important de mettre à disposition la version intégrale, afin que les critiques disposent d'une base fiable, leur permettant de me juger en connaissance de cause. J'aurais pu tenter d'obtenir qu'il soit publié dans une revue

2. *3rd Stone* est une revue britannique aujourd'hui disparue, consacrée à l'archéologie, au folklore et aux mythes, et traitant des « mystères de la terre ».

3. La version anglaise de cette étude est parue en 2006.

académique, mais je souhaitais qu'il puisse être lu par un plus large public. Je serais ravi s'il pouvait contribuer au débat relatif aux « mystères de la terre » et de leur futur. Et enfin, pour être tout à fait honnête, j'espère que vous tous, aimables lecteurs, serez tellement enthousiastes que vous vous précipitez pour acheter le livre plus volumineux, qui, avec un peu de chance, suivra dans peu de temps⁴.

À propos de la marge

La « marge »⁵ constitue une « autre » archéologie, une sorte de sombre *alter ego*. Le courant officiel de l'archéologie trouve cette marge dérangement, désordonnée, dérégulée, chaotique et anarchique, par définition extérieure à la discipline académique, et nombre d'archéologues ont tenté d'en minimiser l'importance. Selon le savant euphémisme de Fowler⁶, les marginaux constituent « la pénombre non savante encerclant le noyau académique » (Fowler 1990 : 137). Piggott⁷ est plus direct, décrivant la marge comme un refuge « pour plus d'un inadapté psychologique et détraqué solitaire » (Piggott 1968 : 19).

En fait, le courant marginal est loin d'être aussi périphérique que ces gentlemen ont choisi de le croire. Et en effet, pendant une bonne partie du siècle dernier, l'archéologie a utilisé le courant marginal pour se définir elle-même, depuis la prise de position d'O.G.S. Crawford, mettant en garde ses lecteurs contre les « merles blancs », dans la première édition d'*Antiquity* (Crawford 1927 : 2), jusqu'à Glyn Daniel, en guerre totale contre « la déraison », en passant par Colin Renfrew⁸ et sa crainte clairement affichée de voir le relativisme post-processuel⁹ ouvrir les portes aux « imbécillités de l'autre archéologie » (Renfrew 1989 : 34).

De nombreux écrivains marginaux partagent la même aversion pour des certitudes scientifiques plus anciennes, comme celles des post-processualistes et on note, de ce fait, une convergence croissante entre le courant officiel et les marginaux, au cours de ces quelque dix ou quinze dernières années. Des archéologues professionnels écrivent dans des magazines marginaux tel *3rd Stone*, ou émettent des idées remarquables dans des contextes académiques (Parker Pearson & Ramilisonina 1998 sur Stonehenge ; Whittle 1997 sur Avebury), ou bien encore engagent un « dialogue » avec le courant marginal, lequel reçoit à présent l'attention du courant officiel (bien qu'il semble que les professionnels en aient rarement conscience).

Mon propre parcours résulte d'une fascination de longue date pour la connaissance. Je me considère moi-même comme appartenant à la « marge », bien que je sois des plus heureux de me tenir sur la frontière, et que j'aime avoir un pied de chaque côté. J'ai rejoint l'académisme relativement tard dans ma vie, avec déjà un vaste éventail d'expériences acquises. Celles-ci incluent la responsabilité d'avoir écrit plusieurs livres « directs » sur divers aspects de l'histoire locale, mais aussi caractérisées par une série de « vérités » infalsifiables, et par des interprétations qui ne seraient pas dignes d'être admises, même au sein de l'étonnamment grande tolérance de l'université post-moderne. C'est pourquoi, je suis intéressé par les relations entre la discipline

4. Cet ouvrage est paru en 2008 aux Éditions Wiley-Blackwell sous le titre : *Creating Prehistory: Druids, Ley Hunters and Archaeologists in Pre-War Britain*.

5. La « marge » est la transposition de l'expression anglaise *lunatic fringe*, désignant l'ensemble des marginaux dans un domaine donné, ici l'archéologie.

6. Peter Fowler, archéologue, University of Newcastle-upon-Tyne.

7. Stuart Piggott (1910-1996), préhistorien britannique.

8. Osbert Guy Stanhope Crawford (1886-1957), archéologue anglais, un des pionniers de l'archéologie aérienne. Glyn Edmund Daniel (1914-1986), archéologue gallois, professeur à l'université de Cambridge ; il fut un des plus virulents détracteurs du site de Glouzel. Andrew Colin Renfrew, archéologue britannique, spécialiste de la paléolinguistique et de l'archéogénétique.

9. L'archéologie processuelle ou post-processuelle est l'équivalent anglo-saxon de l'archéologie théorique.

archéologique et le vaste monde et j'espère, en introduisant les idées archéologiques dans le contexte social au sein duquel elles furent créées, échapper au cercle fermé de l'herméneutique, dans lequel la pensée académique est considérée comme, en quelque sorte, détachée de celle d'une société élargie, un monde dans lequel les idées n'émanent d'aucun autre contexte que celui de la pureté du débat académique.

J'utilise le concept de « marginal », ni comme se rapportant à des cultures ethniquement marginales par rapport au discours officiel occidental, ni comme ceux qui se voient eux-mêmes mis à part par le genre ou l'orientation sexuelle et qui cependant participent volontiers au discours académique officiel, ni comme ces diabolins d'archéologues qui, selon l'éditeur de *Current Archaeology*, sont eux-mêmes à la limite de l'archéologie pratique « réelle » (Selkirk, communication personnelle). C'est une marginalité qui se définit elle-même et est définie par un désir de ne pas jouer selon les règles du jeu académique. Ses membres se sont consciemment mis à part ; un phénomène sur lequel je reviendrai.

Même ainsi, cette marge est une vaste chapelle. Je m'occupe seulement de ce qui a un impact direct sur l'archéologie en tant que matériel culturel du passé (c'est-à-dire l'anthropologie, en excluant la mythologie et le folklore). Je vais centrer mon intérêt tout particulièrement sur ces aspects de la marge, qui ont étudié les relations humaines avec la terre, et appelés depuis les années 1970 « mystères de la terre ». Spécifiquement, cela implique l'exclusion de nombreux détails d'archéoastronomie. Je prends ici appui sur l'affirmation de Williamson et Bellamy¹⁰ que les géomanciens constituent « le groupe le plus important de la marge archéologique » (Williamson & Bellamy 1983 : 185). Et même sans cela, il y a beaucoup à dire, et très peu d'espace pour le dire. Un homme sage aurait poussé sa restriction plus avant, mais je souhaitais avoir un large aperçu, afin de voir comment ces relations s'étaient modifiées avec le temps.

De nombreux archéologues, se réclamant du courant dominant, sentent que la distinction entre eux-mêmes et les gens de la marge n'aide en rien. Cependant, je pense que les catégories sont toujours utiles, parce qu'elles représentent des croyances fondamentalement opposées quant à la nature de la connaissance. Et il appert d'une étude des attitudes, conduite par Kathryn Denning¹¹, parmi les délégués à la conférence TAG¹² de 1995, que beaucoup d'archéologues aimeraient voir toujours établie une nette distinction entre eux et la « pénombre non scientifique », croyant en une nette et confortable distinction entre la « véritable » science/archéologie et la « pseudo » science/archéologie. En effet, certains ont insisté sur le fait que les étiquettes étaient importantes pour cette raison essentielle : garder les autres éloignés d'eux-mêmes (Denning 1999).

Quelques mots sur la méthodologie et l'approche. J'ai sélectionné un échantillon raisonnablement représentatif de la littérature des deux camps, y compris une large moisson parmi les éditoriaux d'*Antiquity* couvrant quelque quatre-vingts ans, et j'ai pris la liberté d'écrire à quelques-uns des grands pontes, afin de sonder leurs opinions et idées ; les réponses sont signalées comme « com. pers. » (communication personnelle, en jargon académique).

La première partie du texte est un récit historique sans détours sur l'évolution, depuis 1920, des relations entre les marginaux et le courant officiel, examinés du point de vue de la nature des changements survenus dans les idées et les événements au sein de la société la plus large. Dans la deuxième partie, j'examine la nature de la vérité, la nature du débat archéologique, et vers où les choses pourraient évoluer à partir de là.

10. Tom Williamson et Liz Bellamy, University of East Anglia.

11. Professeur d'anthropologie, University of York, Toronto, Canada.

12. Le Theoretical Archaeology Group (TAG) a été fondé en 1979 dans le but de promouvoir la réflexion et le débat sur des questions d'archéologie théorique, essentiellement au cours d'une conférence annuelle.

I. L'ARCHÉOLOGIE ET LA PERTE DE L'INNOCENCE

La marche vers le progrès

« Nous sommes de plain-pied dans le temps ; ayant renforcé notre vision en scrutant les étendues du passé, nous trouvons que nous pouvons envisager l'avenir avec moins d'incertitude [...] L'archéologue a une tâche à remplir pour le bien de la race. Il façonne des briques pour le château que d'autres après lui construiront », selon les termes d'O.G.S. Crawford dans son *Man and his Past*, publié en 1921 (page 37). Le livre était un manifeste, un cri de ralliement pour une nouvelle génération d'archéologues qui partageaient l'idéalisme et la foi dans le potentiel du progrès. H.G. Wells a exercé une influence « profonde et durable » sur Crawford et sa génération. Ils étaient des rebelles en leur temps. Crawford était « un opposant avéré et sans compromis à l'égard de l'embrigadement rigide qui avait régi la société avant 1914 », écrit Wheeler¹³ (Crawford 1921 : 37 ; Crawford 1955 : 193 ; Wheeler 1958).

Le parti travailliste était à l'époque le second plus puissant parti politique et, comme l'écrit A.J.P. Taylor¹⁴, « Ils étaient confiants dans le fait que la majorité serait bientôt de leur côté. L'évolution était le modèle universel de pensée : l'idée que les choses étaient en mouvement et toujours en progrès. » (Taylor 1970 : 260) « Le parti montant des archéologues, qui avait de la boue aux bottes, des tessons dans les poches et la "science aux lèvres" », était le champion non officiel, opposé « avec dédain et de façon virulente » aux gentlemen amateurs de la Société des antiquaires et à leur clique : « les rois et l'héraldique venaient d'être remplacés, en tant que sujet d'étude important, par l'Homme ordinaire anonyme, de tout âge et de toute origine », ainsi que le dénonce Wheeler (Wheeler 1958 : 3-4 ; Wheeler 1955 : 125).

1927 fut une année importante pour les représentants de l'archéologie scientifique. la chaire Abercromby¹⁵ d'archéologie préhistorique fut fondée à l'université d'Édimbourg, la première de son espèce, et le professeur d'archéologie Disney¹⁶ de Cambridge fut, cette année-là, libéré de l'obligation de service aux antiquaires (Daniel 1981 : 162 ; Daniel 1959 : 2). Au moins aussi significative fut la création de la revue archéologique *Antiquity*, laquelle, comme le revendiquera ultérieurement Crawford, « représente la génération qui, entre les deux guerres, construisit la nouvelle archéologie » (Crawford 1950 : 1). *Antiquity* a, dès le départ, hissé ses couleurs en haut du mât de la science : « L'archéologie est une branche de la science qui établit ses résultats au moyen de fouilles, de travail sur le terrain et d'études comparatives ; elle est fondée sur l'observation des faits. » (Crawford 1927 : 1). Elle se rattache fortement « à l'école de Darwin, Tylor, Morgan et Pitt Rivers » (Crawford 1950 : 1). Bien qu'*Antiquity* ait été, tout au long de la vie de Crawford, une publication indépendante, vivant de souscriptions, Crawford en assura la respectabilité en insistant sur une présentation de haute qualité, bien illustrée par des photographies (Crawford fut un pionnier de la photographie aérienne en archéologie). *Antiquity* avait tout le lustre d'un journal académique de poids.

13. Robert Eric Mortimer Wheeler (1890-1976), archéologue anglais.

14. Alan John Percival Taylor (1906-1990) ; historien et journaliste anglais.

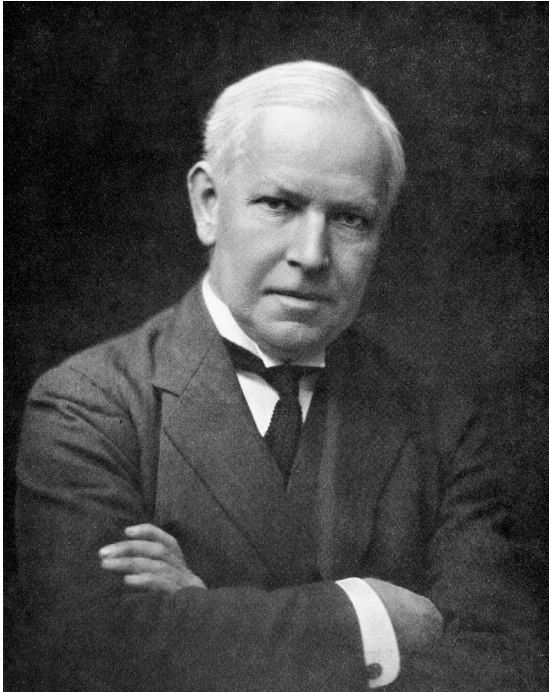
15. Lord John Abercromby (1841-1924), célèbre pour son étude *A Study of the Bronze Age Pottery of Great Britain and Ireland*.

16. La *Disney Professorship of Archaeology* est une chaire d'archéologie de l'université de Cambridge.

D'étranges œufs chez les merles blancs

Hyperdiffusionnisme et homme naturel

Un des buts principaux de Crawford était de mettre ses lecteurs en garde contre les ruses des « charlatans » archéologues : « nous mettrons en garde [*nos lecteurs*] contre les fumisteries » déclarait-il dans son premier éditorial d'*Antiquity*. « De nombreux best-sellers sont écrits par des charlatans. le public est trompé mais il n'y a personne pour dénoncer la fraude. » (Crawford 1927 : 2) Pour Crawford, la plus grande et la plus alarmante foire aux illusions archéologiques était celle, connue depuis sous le vocable d'« hyperdiffusionnisme », d'un credo assidûment promu par un groupe d'étudiants réunis autour d'un illusionniste charismatique, le professeur Grafton Elliot Smith, du département d'anatomie de l'University College of London.



*Grafton Elliot Smith.
(Photo F.W. Schmidt, Manchester)*

Pour le dire simplement, l'école de Smith soutenait que la civilisation était née en Égypte et avait ensuite irradié vers l'Europe et l'Asie, diffusée par les « soi-disant Enfants du Soleil ». Tellement lointain, tellement impérialiste, c'est ainsi qu'a été stigmatisé ce credo ; mais uniquement parce que ses critiques académiques ignoraient, par facilité, la plage centrale de leurs idéaux. Pour Elliot Smith, « l'Égypte » constituait une métaphore de tout ce qui était néfaste dans la civilisation. « Les Enfants du Soleil » étaient des mutants qui portaient des structures de pouvoirs et de fausses religions dans leur sillage, et finalement la guerre, la tyrannie des États, et enfin le carnage du Front occidental. La Grande Guerre, au lieu d'annoncer un nouveau commencement, comme le croyait Crawford, marquait le désastre final du projet de civilisation. « L'Homme naturel » au contraire, était un aimable et noble sauvage qui vivait en paix avant que viennent les Enfants ; et donc tels seraient les gens aujourd'hui si seulement l'oppression et le conditionnement pouvaient être éliminés.

Ce discours fut, pour le dire ainsi, violemment contesté. H.J. Massingham, journaliste et écrivain dont les travaux personnels ont largement contribué à populariser le concept, avait rejoint l'équipe de l'University College « en dilettante dans la bataille des livres ». Il affirmait que Smith et ses collègues devaient faire face à une « hurlante tempête d'opposition [...] Si certains s'imaginent que la quête de la vérité en science se poursuit dans un esprit de calme recherche exempte de passions, ou qu'une preuve en science est moins dogmatique qu'une preuve en religion, je leur souhaite du bonheur dans le doux nid de leur illusion. » (Massingham 1942 : 547)

Il est vrai que la thèse du diffusionnisme était difficile à saisir et confuse, la méthodologie datait déjà et était aisée à critiquer ; mais je pense que la vraie raison pour laquelle les archéologues scientifiques tels Crawford étaient tellement hostiles à la mythologie d'Elliot Smith, était que ses croyances étaient fondamentalement opposées aux leurs. Leur foi dans l'évolution sociale exigeait que les populations primitives aient été barbares, si le progrès devait être réel ; il n'y avait tout simplement pas place pour un « âge d'or ».

Cependant, pour Elliot Smith et ses collègues, l'évolution sociale était une éviction de l'état de grâce. Crawford et ses confrères étaient parfaitement conscients du danger que cela constituait pour la vision du monde de leur nouvelle discipline. Les négociations pour la fondation d'*Antiquity* même furent tenues secrètes, parce que Crawford désirait créer ce journal avant que Smith, « chef d'une très peu scrupuleuse école d'archéologie », eût vent de ses projets, car il avait entendu des rumeurs affirmant que Smith envisageait de mettre sur pied « un projet similaire » (Crawford 1926). Quand les hyperdiffusionnistes éditaient de nouvelles publications, ils pouvaient être assurés de commentaires dévastateurs dans *Antiquity*. Quand *The Golden Age* de H.J. Massingham parut en 1927 avec son manifeste pour « une conception de la vie totalement différente de ce qui prévalait jusqu'alors », Crawford poussa l'égyptologue vétéran Flinders Petrie à émettre sa critique : « il n'est pas utile de bêler pour le paradis, la chandelle de la civilisation en vaut bien le suif » (Massingham 1927 : 87 ; Petrie 1928).

Pourtant, un diffusionnisme, « modifié » d'une manière ou d'une autre, a continué à fournir, jusque dans les années 1960, la trame principale pour la compréhension de l'évolution de la préhistoire. Pour le marxiste Gordon Childe¹⁷, titulaire de la chaire Abercromby à Édimbourg et le plus influent des préhistoriens de sa génération, la diffusion était la seule façon d'expliquer l'existence des monuments néolithiques sophistiqués, dans une société qui a laissé aussi peu d'autres traces : ils durent être construits par des peuples provenant d'une culture plus « avancée ». Il y avait aussi une raison « actuelle », car la diffusion offrait une alternative sophistiquée crédible à l'affirmation nazie du caractère antique de la race aryenne. « Mon hostilité aigrie et ma crainte d'un soutien archéologique à l'hitlérisme ont accru mon aversion à reconnaître les aspects positifs de tous les barbares européens », écrit-il : une reconnaissance honnête de la façon dont les archéologues, à la fois de droite et de gauche, utilisent leur autorité à des fins politiques.

Sur la piste des anciens alignements

Malgré son ambition avouée de déraciner et d'éjecter les illusions de leur nid, Crawford s'est, en pratique, occupé de la plupart d'entre elles simplement en les ignorant. « Combien de stupidités confuses notre génération n'a-t-elle pas vu s'éteindre par le silence », demandait-il en 1951. « Où sont actuellement les jadis fameux Enfants du Soleil, les Chasseurs d'anciens alignements ou les trafiquants d'étain phéniciens ? » (Crawford 1951 : 9)

Les « Chasseurs d'anciens alignements » (« *Old Straight Trackers* ») étaient une création d'Alfred Watkins, de Hereford¹⁸, un membre du « troisième État » de l'archéologie, constitué par les amateurs consacrés des sociétés locales. Archéologue jouissant d'un certain renom local, Watkins avait été membre du Comité central des naturalistes du Woolhope Field Club depuis le début des années 1890. Ses rapports annuels sur l'archéologie étaient réputés auprès de ses pairs comme étant « des modèles de ce que devraient être de tels rapports », et il a fourni plus de quatre-vingt-dix pour cent des photographies utilisées dans les *Transactions* de la Société (Woolhope Club 1935). Watkins, comme nombre de ses contemporains, se préoccupait de comprendre la manière dont les peuples préhistoriques se déplaçaient dans leur environnement ; et en 1921, il lui parut que toute une série d'anciens éléments du paysage pouvaient avoir été utilisés comme points de vue et marques de passage pour les voyageurs primitifs. Cela a constitué la genèse de la théorie des « *leys* », exposée pour la première fois dans son *Early British Trackways* (1922), et développée plus complètement dans *The Old Straight Track*, publié en 1925.

17. Vere Gordon Childe (1892-1957), archéologue australien, directeur de fouilles du célèbre site néolithique de Skara Brae (Orkades), inventeur de l'expression « révolution néolithique ».

18. Alfred Watkins (1855-1935), auteur et photographe anglais. C'est sur une colline du Herefordshire qu'il fit sa première observation.

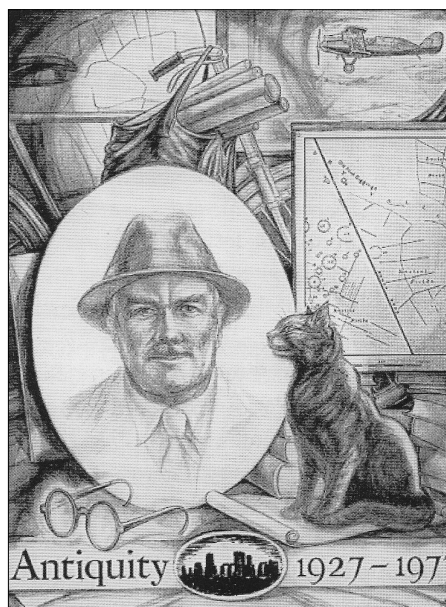
ALFRED WATKINS
**THE OLD
STRAIGHT TRACK**



Le livre avait à dessein de susciter des recherches plus poussées et des examens académiques d'autres archéologues : « Ce qui compte réellement dans ce livre est de savoir s'il s'agit d'un fait créé par des humains, d'une coïncidence accidentelle, ou d'un nid d'illusions, que les tertres, fanaux, mares artificielles et pierres marqueurs se positionnent sur des lignes droites au travers de l'Angleterre » (Watkins 1925 (1974) : vi), mais ce fut le piège à illusions de trop pour Crawford. Il est bien connu qu'il refusa d'accepter une publicité pour le livre venant de Methuen, l'éditeur de Watkins (Grinsell 1988 : 77), et qu'il ne fit aucune allusion au livre jusqu'en 1950, où il le qualifia comme « l'un des livres les plus idiots jamais écrits sur l'archéologie anglaise » (Crawford 1953 : 269).

Le silence des archéologues a cependant été mal perçu dans le monde extérieur. « Monsieur Alfred Watkins a été traité par le monde archéologique comme Galilée l'a été par le monde scientifique de son temps » tonnait Gavin Maxwell¹⁹ en 1933. « Les "leys" ou "lignes de mire", nonobstant la moquerie des "experts", existent encore » (Maxwell 1933 : viii).

Publié en 1925, The Old Straight Track est réédité en 1970, puis chez Abacus en 1974 (234 pages). Quant à l'édition française, elle attend toujours son éditeur...)



L'amateur et le professionnel : Alfred Watkins (à gauche, photo prise dans les années 1930) et O.G.S. Crawford. (Methuen & Co. Ltd. 1925, Abacus 1974/Antiquity Publications)

19. Gavin Maxwell (1914-1969), naturaliste et écrivain écossais.

Maxwell était un artiste et écrivain populaire dans le monde rural et ses séries *Detective*, dans lesquelles des groupes de randonneurs cherchent une signification dans le paysage en suivant des indices puisés dans *The Old Straight Track*, ont connu un succès impressionnant dans les années 1930 quand, pour la première fois, un grand nombre d'habitants des villes ont eu le loisir et le désir de découvrir la campagne par eux-mêmes ; le *Birmingham Post* décrivait la « chasse aux leys » comme « un nouveau hobby » (Heslton 1991 : 19).

L'hostilité ou l'indifférence aux idées de Watkins à l'intérieur du courant archéologique officiel a été, jusqu'à un certain point, compensée par la création du Straight Track Postal Club, qui est devenu un forum bouillonnant d'échange d'idées et de spéculations sur tous les aspects de l'histoire du paysage et de sa mythologie. Les membres s'envoyaient leur travail les uns aux autres pour examen et critiques de haut niveau, et la somme de ces échanges constitue des archives réellement fascinantes, reflétant le genre d'idées émises et partagées par une grande partie de l'intelligente, sinon romantique, classe moyenne anglaise. Sa porte-parole, Barbara Carbonell, a suscité une grande sympathie pour son commentaire : « J'ai été élevée à croire à l'Atlantide si fermement que j'ai dû atteindre un âge certain avant de m'apercevoir que tout le monde n'avait pas la même foi en elle. » (Carbonell s.d.)

Parmi les associés du Straight Track Postal Club, figurait Katherine Maltwood, artiste et sculpteur, épouse d'un riche homme d'affaires et résidant dans le Somerset en été (Benham 1993 : 266-67 ; Grinsell 1988). Chargée par les Éditions Everyman de dessiner une carte destinée à illustrer une traduction de *High History of the Holy Grail*, elle rechercha les correspondances avec la topographie de la légende et crut identifier les restes d'un gigantesque zodiaque céleste, dans lequel les contours des douze constellations pouvaient être trouvés inscrits dans un énorme cercle entourant la ville, tracé par la limite des champs, les cours d'eau, les chemins et autres traits du paysage.

Son travail, comme celui de Crawford, s'appuyait essentiellement sur la nouvelle technique de la photographie aérienne (« une gratitude particulière est due à ces aviateurs passionnés, dont les vues aériennes ont révélé ces anciens témoins d'une civilisation oubliée » ; Maltwood 1964 remerciements). L'ouvrage déborde de plaidoyers scientifiques, depuis l'analyse de l'eau d'une « des sources enchantées de Logres » (Maltwood 1964 : 7), jusqu'à l'affirmation que le zodiaque était « l'héritage scientifique le plus ancien de la race humaine » (Maltwood 1944 : 14). Katherine Maltwood se basa sur les travaux de Perry²⁰ et d'autres diffusionnistes pour expliquer l'arrivée de ces techniques dans le Wessex préhistorique. Elle correspondait avec Gray, un des préposés aux fouilles du village lacustre de Glastonbury, et s'appuya sur les crânes mis au jour par Bulleid, l'autre préposé, pour étayer son affirmation qu'une race en provenance du « berceau de la civilisation » avait en effet été présente, à un certain moment, dans le Somerset (Reiser 1974 : 90 ; Maltwood 1935 : 62). Elle publia même un témoignage dans lequel elle était décrite comme une « archéologue érudite » (Maltwood 1944 : 97-8), mais ses idées rencontrèrent, comme on pouvait le prévoir, l'incrédulité et la moquerie des professionnels. Dans *Antiquity*, Cecil Curwen²¹ a décrit sa technique arbitraire comme « le dernier passe-temps pour les archéologues ; la méthode offrait l'avantage évident qu'il était malaisé de prouver que les conclusions qui étaient tirées étaient fausses. L'écrivain pensait adopter une ligne d'approche similaire pour résoudre des problèmes archéologiques variés tels la localisation du Veau d'or. » (Curwen 1937 : 80)

Maltwood a été accusée d'être à peine plus qu'une douce rêveuse, mais en 1944, elle clamait avoir passé « vingt-cinq ans en recherches sur le terrain même » (Maltwood 1944 : 17). Cela nous

20. L'anthropologue William J. Perry (1887-1949) fut un ardent défenseur du diffusionnisme.

21. Eliot Cecil Curwen (1895-1967), archéologue, auteur de *The Archaeology of Sussex*.

amène en 1918 ou 1919, ce qui est improbable ; elle était passée maître en mystification, et on peut penser que, bien qu'on ne puisse sans doute pas la considérer comme une « archéologue malhonnête », elle s'est effectivement promenade dans le paysage et, comme Watkins, a entraîné d'autres à faire de même. Dans des guides locaux, des compagnons chercheurs Straight Trackers lui ont emboîté le pas, découvrant quelquefois dans le paysage des figures que Maltwood elle-même n'avait pas remarquées (Heselton 1986 : 23). Des magazines populaires ont repris le thème (des articles publiés dans *Country Life* après la guerre ont apporté une réponse peignée de S.S. Frere²², anxieux de défendre « la bonne réputation d'investigation archéologique *bona fide* dans ce pays » (Frere 1946) ; et son travail a, d'une manière générale, contribué à l'interprétation mystique croissante du paysage que Watkins et Massingham avaient inaugurée.

Professionnels vs amateurs

A Guide to Glastonbury's Temple of the Stars (« Un guide du temple des étoiles de Glastonbury ») a été publié en 1935, l'année du décès d'Alfred Watkins. Sa mort a été décrite par le président du Woolhope Club²³ comme « une perte désastreuse, dont il faudra longtemps pour se remettre », et les membres se levèrent en silence en hommage à sa mémoire (Woolhope Club 1935). Le soutien durable du Club à Alfred Watkins incarnait tout ce qui, aux yeux des professionnels, était fautif dans les sociétés d'amateurs. « Des théories non pertinentes ont constitué le péché de sottise de l'archéologue local depuis le tout début, et il est temps que cela s'arrête », tonnait Crawford en 1933. Dans l'année même du décès de Watkins, les « jeunes Turcs » de la Prehistoric Society of East Anglia organisèrent un coup d'État. L'appartenance régionale fut supprimée de son intitulé, ainsi que de l'image de son organisation, et l'association fut transformée en une entité académique, orientant son travail loin de ce que Piggott allait appeler « les rives sauvages du savoir des pierres anciennes ». Pour Grimes²⁴, une supervision adéquate des efforts des amateurs était essentielle si l'archéologie voulait « affirmer une stature sans faille, élevant notre discipline au rang de science » (Crawford 1933a ; Piggott 1989 : 26, 24 ; Grimes 1935 : 432).

La « professionnalisation » de l'archéologie s'est poursuivie à grand pas après la guerre. L'attaque virulente de Piggott contre les archéologues amateurs, dans le premier numéro de l'*Archaeological Newsletter* (1948), a suscité la colère des sociétés du terroir et le soutien à peine plus délicat de Crawford : « nous ne sommes pas concernés par les "amateurs" ou les "professionnels". Nous sommes concernés d'une part, par les érudits, les techniciens, les gens expérimentés et d'autre part, par les non instruits, les non techniciens et les ignorants. »

Construire des théories était nettement mal vu : « les chercheurs à temps plein sont bien trop profondément immergés dans des masses de faits pour trop se soucier de simples opinions. » (Crawford 1949 : 23, 74)

De progrès en procès

Pour Crawford, qui se vantait d'avoir les pieds sur terre, la théorie était hors de propos. Mais ce n'était peut-être pas étonnant pour un archéologue qui affirmait trouver « de nombreuses correspondances objectives entre l'effondrement du capitalisme de notre époque et l'effondrement de l'empire romain, et entre l'émergence du christianisme et l'émergence du communisme » (Crawford 1933b). Sa foi dans l'ascension inévitable du socialisme était totale et sous-tendait toute sa pensée ; et tandis que beaucoup d'entre nous pourraient sympathiser avec son idéalisme, la réalité des faits a plutôt miné sa prétention à l'objectivité. Les écrits

22. Sheppard Sunderland Frere, archéologue spécialiste de l'empire romain.

23. Le Woolhope Naturalists' Field Club est une société savante locale qui se consacre entre autres à l'archéologie du comté anglais du Herefordshire.

24. William « Peter » Grimes (1905-1988), préhistorien anglais.

scientifiques de Crawford, bien que peut-être exprimés de manière plus cohérente et utilisant toute la rhétorique de la science, étaient tout à fait aussi subjectifs que ceux d'Elliot Smith ou de Watkins.

Comme nombre de socialistes de sa génération, Crawford est entré en crise d'idéal quand la Seconde Guerre mondiale a éclaté et il a presque abandonné définitivement l'archéologie. Son engagement était encouragé par des collègues plus jeunes, mais ses certitudes idéologiques ont été minées par la tournure des événements mondiaux après la guerre. « Le socialisme est le corollaire naturel de la science dans les affaires humaines ; c'est simplement la science appliquée à la société, la coopération au lieu de la compétition » écrivait-il (Crawford 1938-9 : 141). Une telle foi semblait bien moins justifiée une décennie plus tard avec la guerre froide qui venait de commencer et la montée de l'anticommunisme aux États-Unis, en science comme dans la plupart des autres domaines. L'évolution sociale – l'idée que les sociétés évoluent inexorablement du simple au complexe et du bien au mieux – a toujours été, et curieusement, plutôt populaire chez les personnes qui se considèrent comme étant au-dessus du lot. Les scientifiques britanniques la prisaient au XIX^e siècle ; les socialistes de l'entre-deux guerres comme Crawford appliquèrent ses prémisses à l'avènement du communisme. Et après la Seconde Guerre mondiale, les Américains l'ont embrassée avec un zèle dépourvu du moindre doute, car les événements n'avaient-ils pas confirmé le mode de vie américain comme le pinacle de la perfection humaine ? Les notions antérieures de progrès, dans lesquelles les individus avaient une part active à jouer, furent naturellement considérées comme un processus : l'ordre naturel des choses (Kehoe 1998 : 107). L'archéologie scientifique examinait de plus en plus son matériel brut pour étayer des thèmes universels sous-jacents et le champ de l'action humaine était considérablement minimisé. Les gens et les sociétés se comportaient d'une certaine façon parce que les lois de l'évolution sociale déterminaient qu'ils fassent ainsi.

Le « processualisme » était une idéologie qui convenait bien à un super-pouvoir. Bruce Trigger²⁵ le décrit comme « l'expression archéologique de l'impérialisme américain d'après-guerre » (Trigger 1984 : 366-7) et, bien qu'il en acceptât les prémisses, l'establishment archéologique anglais l'accueillit avec une aversion similaire à celle que l'establishment dans son ensemble réservait aux importations culturelles américaines en général. Glyn Daniel voyait les nouveaux développements comme une réponse directe à « la stérilité des rapports de l'archéologie précolombienne : il n'y eut rien qui fût susceptible d'intéresser un chercheur en histoire mondiale – pas de Stonehenge, pas de temples maltais. Nous ne devons jamais oublier que ces “nouvelles” méthodes américaines et ces concepts ont été développés dans l'étude du matériel le plus ingrat » ; c'est ce qui « a conduit les archéologues dans les bras accueillants des anthropologues qui tous, en vain selon moi, espèrent définir les lois régissant le comportement humain » (Daniel 1975 : 371-2 ; Daniel 1981 : 190).

Retour à la maternelle

Un choc en retour se produisit parmi les archéologues anglais, un nouveau désenchantement pour le projet scientifique, alimenté par le découragement croissant dû à la menace d'un conflit nucléaire, qui couvait dans les années 1950 ; une nouvelle atmosphère de mélancolie et de nostalgie pour le travail enthousiaste des matérialistes de jadis tels que Crawford. « Le meilleur conseil à donner à ceux qui souffrent de l'épidémie de pessimisme ambiant », écrivait-il en 1953, « est de cesser d'envisager le futur, parce qu'après tout, il pourrait ne jamais arriver, et de considérer ce qu'il s'est vraiment passé lorsque la civilisation dont nous parlons tellement était jeune et pleine de promesses. » (Crawford 1953a) À peu près au même moment, il cessa

25. Bruce Graham Trigger (1937-2006), archéologue et ethnologue canadien.

le travail sur chantier en Angleterre, pour des raisons que Massingham aurait approuvées : « C'était désolant de visiter quelque endroit familier et de le trouver dévasté par l'un ou l'autre des nombreux destructeurs de la campagne » ; il préférait « le mode de vie des Français, qui refusent la soumission à la tyrannie totalitaire de l'industrialisation. Ils sont tous paysans de cœur et bonne chance à eux. Je pense comme eux. » (Crawford 1955 : 299, 301)

Armés, contrairement aux Américains, d'une préhistoire relativement riche, les savants anglais commencèrent à établir des liens entre l'Angleterre préhistorique et la préhistoire encore plus riche de l'Europe continentale. Il s'agissait de trouver des « missionnaires mégalithiques » civilisés, qui auraient apporté leur culture aux païens ignorants, comme la culture anglaise a été exportée avant que le soleil ait commencé à se coucher sur son empire. En 1949, Daniel et Powell²⁶ accordèrent un demi-pardon aux hyperdiffusionnistes : « une partie de leurs cas les plus extrêmes nous semble maintenant avoir eu quelque réalité. » Trois ans plus tard, en 1952, Richard Atkinson²⁷ annonça avoir trouvé l'image d'un poignard mycénien gravé sur un des mégalithes de Stonehenge ce qui, selon ses dires, « fournit une preuve présumée que l'auteur (en fait, l'architecte) du monument était lui-même un Mycénien » (Daniel & Powell 1949 : 172-3 ; Atkinson 1952). La trouvaille fut un grand stimulant moral, l'équivalent archéologique du « Festival of Britain »²⁸ de l'année précédente, car le poignard semblait relier directement l'Angleterre préhistorique aux prestigieuses cultures de la mer Égée.

Il était généralement admis que la religion des constructeurs de mégalithes était basée sur le culte de la Déesse-mère. Le concept n'était pas nouveau, mais il avait été ravivé par le très influent ouvrage de Robert Graves *The White Goddess* (1946), diffusé ensuite régulièrement au sein du public anglais cultivé. Ronald Hutton²⁹ a montré comment la plupart des archéologues anglais de renom des années 1950 ont été tous, et plus qu'un peu, fascinés par la Déesse (Hutton 1997 : 95-6). Parmi ceux qui ont fourni à Graves le matériel de base pour *The White Goddess* (Graves 1961 : 9), le plus grand contributeur est Christopher Hawkes, et son épouse Jacquetta³⁰ a suggéré que l'enduit recouvrant la figurine de la « Déesse », datée probablement du néolithique et mise au jour dans la mine de silex de Grimes Graves juste avant la guerre, « dut, de tout temps, évoquer la chair de la Déesse blanche » (Hawkes 1978 (1951) : 158). L'interprétation pertinente de Jacquetta Hawkes rattachait la Déesse à une époque de paix et de matriarcat et se rapprochait de la redécouverte de « L'Homme naturel » d'Elliot Smith, dans le désir de trouver une nouvelle inspiration et une source d'optimisme dans un monde dont la survie semblait maintenant si incertaine.

D'autres, notamment E.O. James³¹, éditeur de la revue *Folklore* et auteur de *The Cult of the Mother Goddess* (1959), ont fourni un soutien idéologique en inversant de manière significative les notions d'évolution culturelle, si dominantes dans la pensée américaine : « les érudits qui ont adopté l'approche mythique rituelle utilisaient des termes tels que : "adaptation", "désintégration", et "dégradation". En conséquence, l'idée d'évolution culturelle devint moins unidirectionnelle et moins progressive, tandis que l'idée d'un modèle originel grandissait. » (Wood 1999 : 20) Une notion séduisante pour ceux qui se sentaient eux-mêmes menacés par la montée en puissance

26. Thomas George Eyre Powell (1916-1975), archéologue britannique, connu entre autres pour ses travaux sur les Celtes.

27. Copland Richard John Atkinson (1920-1994), archéologue britannique. Il fut un des principaux contributeurs aux fouilles de Stonehenge.

28. Manifestation nationale organisée en 1951 par le gouvernement britannique, centrée sur le renouveau du Royaume-Uni au sortir de la guerre.

29. Historien (université de Bristol) et chroniqueur à la BBC.

30. Charles Francis Christopher Hawkes (1905-1992) et Jacquetta Hawkes (1910-1996), archéologues anglais.

31. Edwin Oliver James (1888-1972), anthropologue, président de la Folklore Society.

de la culture et des valeurs américaines.

La relation avec la culture mycénienne a encouragé O.G.S. Crawford, alors retraité de son emploi comme officier archéologue à la Cartographie nationale, à se mettre lui-même en quête du culte de la Déesse, « ce qui pourrait être appelé la religion archaïque de l'Ancien Monde, dont les racines plongent dans le vieil âge de la pierre ». Ses voyages l'ont conduit de l'Irlande jusqu'à la Crète via la Bretagne, à la poursuite de l'iconographie de l'« œil » qu'il avait associée à son culte, diffusée par les « prospecteurs itinérants » appartenant à l'école de pensée d'Elliot Smith et Perry (Crawford 1957 : 15 et *passim* ; Crawford 1955 : 301-2). Un cynique pourrait suggérer qu'il s'agissait du projet d'un vieux célibataire en quête de sa part féminine. En 1957, il publia le résultat de ses recherches dans son livre *The Eye Goddess*, lequel avait plus en commun avec *The White Goddess* qu'avec les manuels archéologiques de Crawford. Ce dernier décéda cette année-là et son successeur Glyn Daniel fit discrètement le choix de ne pas éditer de compte rendu de ce travail, bien que dans son propre *Megalithic Builders of Western Europe*, publié en 1958, Daniel argumentât que « selon moi, les débats concernant la typologie et le type de tombes deviennent un exercice académique, si nous oublions que les constructeurs des grandes tombes mégalithiques de l'Europe occidentale étaient imprégnés [...] d'une forte croyance religieuse en une Déesse terre mère » (Daniel 1958 : 74).

Gogmagog, routes aériennes et points de repère

En Angleterre, les premières années d'après-guerre ne furent pas une période propice pour l'archéologie marginale. Le Straight Club se dispersa fin des années 1940, bien que certains de ses thèmes aient été brièvement repris par le Research Centre Group, dont le manifeste de 1946 révèle un désir de découvrir une série de systèmes universels sous-jacents, propres à réjouir le cœur d'un processualiste (Screeton 1977 : 34). Le sourcier Guy Underwood (lui-même inspiré par son compagnon sourcier Réginald Smith, gardien des Antiquités britanniques et médiévales au British Museum, et supporter de la première heure du projet de l'Institut Wheeler d'archéologie), se vit refuser de donner une conférence à la Prehistoric Society en 1953. Comme l'exposa Crawford, « il n'y a pas de place pour ces revendeurs spécieux, sur la place bondée du marché de l'archéologie moderne » (Underwood 1972 : 10 ; Wheeler 1955 : 87 ; Crawford 1951 : 9).

Tom Lethbridge³² fut un exemple rare d'archéologue ayant résisté aux diktats de l'académisme. Gardien des Antiquités anglo-saxonnes au Musée archéologique de Cambridge, directeur des fouilles pour la société locale et auteur de plusieurs manuels d'archéologie, il eut plusieurs relations informelles avec l'université et exerça une influence considérable sur plus d'un jeune archéologue. Il fut néanmoins résolument anti-establishment et refusa de dîner avec Glyn Daniel dans son Collège : « Ces repas avec les notables ne sont pas pour moi », lui dit-il (Daniel 1986 : 399-408).

En 1955, il faisait partie d'une équipe, engagée pour investiguer les origines des Wandlebury Rings, dans les collines Gogmagog, situées à proximité de Cambridge. Suivant la rumeur locale concernant l'existence présumée d'une figure gravée sur le flanc de la colline, il commença systématiquement à sonder le gazon avec une barre de fer pour voir si le sous-sol avait été remanié et, de cette manière, découvrit une série d'images dont il baptisa la plus prometteuse « la Déesse ». Bien que des techniques identiques aient été utilisées plus récemment pour découvrir les murs des célèbres Ceidhe Fields dans le comté de Mayo (Caulfield s.d. : 8), l'establishment archéologique n'était alors pas prêt pour de telles idées. « Ils ne croyaient pas qu'il y avait une figure à cet endroit. C'était exactement le genre de situation que vous rencontrez

32. Thomas Charles Lethbridge (1901-1971).

dans un rêve », écrivait-il (Lethbridge 1957 : 47).

En février 1956, le Council for British Archaeology envoya un comité de quatre éminents archéologues pour examiner le site ; ils estimèrent que les traits étaient de « nature géologique » et ordonnèrent que les figures soient à nouveau enfouies (Clark 1998). Ce n'est pas par hasard si cet épisode coïncidait avec l'humiliation que l'archéologie britannique subissait, suite à la découverte de la fraude de Piltdown ; dans le numéro d'*Antiquity* de l'époque, Crawford avait été obligé de répondre à un article cinglant du *Times Literary Supplement*, suggérant que les archéologues étaient « particulièrement vulnérables vis-à-vis d'un expert qui, pour quelque raison que ce soit, désirait fabriquer une découverte » (Crawford 1956a : 1-2).

Lethbridge était dégoûté. « Je quitte ce trou d'enfer archéologique de Cambridge et n'y reviendrai jamais », dit-il à Glyn Daniel (Daniel 1986 : 403), et il déménagea dans le Devon où il « chercha dans les environs à réaliser quelque chose d'une plus grande importance » (Lethbridge 1982 : 139). Ces recherches l'amènèrent à considérer la possibilité que, durant la préhistoire, la planète avait été visitée par des extraterrestres (Lethbridge 1982 : 226-239). « Des visiteurs de l'espace extérieur » étaient devenus le sujet de beaucoup de spéculations frénétiques, suite aux premières observations d'ovnis en 1947. Des rumeurs sur des théories conspirationnistes florissaient dans le contexte de la guerre froide et l'idée que des gouvernements – spécialement le gouvernement américain – étaient délibérément et systématiquement en train de nier la vérité, rencontrait beaucoup d'assentiment ; et les discours sur les ovnis glissaient facilement vers une rhétorique anti-establishment.

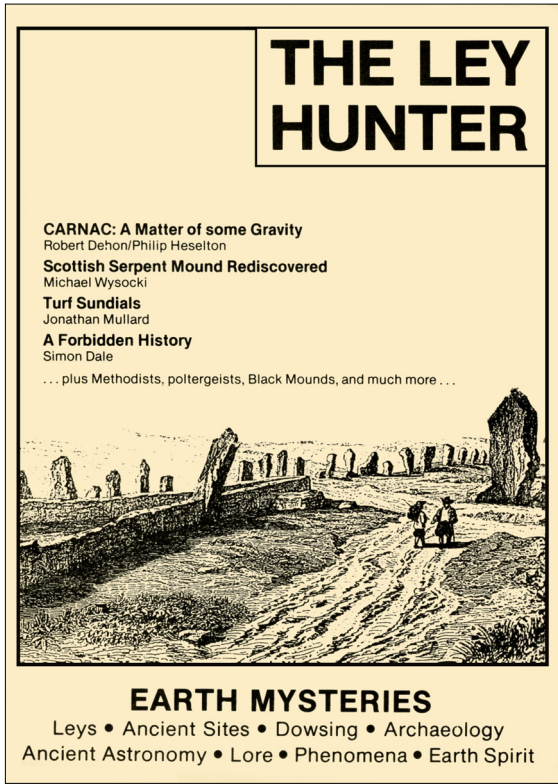
L'ouvrage de Leslie et Adamski *Flying Saucers Have Landed*, dont le succès fut phénoménal (il connut huit réimpressions rien qu'entre septembre 1953 et novembre 1954), mentionnait de nombreuses visions ramenées de l'Atlantide, de Mu et d'autres endroits, en même temps que la rhétorique antiscience appropriée ; « Les "sauvages" qui ont construit le tumulus du Grand Serpent en Ohio étaient plus sages, de leur vivant, que la masse en blouse blanche des travailleurs de la recherche moderne, qui pensent qu'ils finiront par percer le voile avec leurs cinq sens. »

Il n'a pas fallu longtemps avant que quelqu'un établisse le lien entre les lumières dans le ciel et les lignes dans le paysage. Tony Wedd est l'homme auquel on attribue habituellement cette découverte, un artiste, inventeur et libre penseur qui combinait le radicalisme politique avec une ouverture au « surnaturel » qui l'a marqué comme un « pionnier du New Age », selon les mots de Philip Heselton. Artiste et inventeur dans sa jeunesse, il avait déjà fait des recherches sur le zodiaque de Glastonbury, après avoir lu *The Old Straight Track* en 1949. Il avait perçu un ley traversant Londres, partant de Hampstead Heath jusqu'à Thorney Island, marqué par des bouquets de pins écossais et d'aubépines. Déménageant dans le Kent en 1955, il a commencé à détecter les contours de massifs similaires au travers du paysage, tandis que simultanément, il devenait fort intéressé par le phénomène ovni. Et en 1960, il commença à recevoir des communications venant de peuples de l'espace, qui semblaient indiquer l'existence, dans le paysage, de « lignes de force » auxquelles les ovnis répondaient. Des rapports venant de France suggéraient que les ovnis voyageaient en ligne droite le long de chemins bien définis³³ – qui auraient dû avoir existé dans la préhistoire puisque, comme le dit Wedd, « les soucoupes volantes ont visité la terre tout au long de l'histoire enregistrée ».

Nouvelle entrée des *Ley lines*, et un pamphlet de Wedd, intitulé *Skyways and Landmarks*, qui éveilla l'imagination de deux étudiants, Philip Heselton et Jimmy Goddard. En 1962, ils fondèrent, avec l'aide de Wedd, le Ley Hunter's Club et plus tard *The Ley Hunter* magazine, dont le but était

33. Théorie dite de l'orthoténie, proposée par l'ufologue français Aimé Michel.

« de relever en Grande-Bretagne tous les leys accessibles pour analyse, en vue de cerner les modèles possibles, et de rassembler des preuves scientifiques méthodiques à présenter aux archéologues professionnels » (Heselton 1986 : 15-16, 23, 76, 77 ; Heselton et al. 1972 : 8-10 ; Screeton 1977 : 35).



The Ley Hunter Magazine a évolué dans le temps. D'abord une fabrication artisanale en photocopie format A5, il se pare ensuite d'une couverture bicolore sur papier couché et, enfin, modifie son format à l'A4 conventionnel. Cette dernière version compte une cinquantaine de pages. The Ley Hunter Magazine poursuit sa destinée sur Internet. (Robert Dehon)

L'archéologie occulte

L'espace eut un impact tout aussi important sur l'histoire de l'archéologie officielle. En 1957, l'URSS prit la tête de la course à l'espace et les États-Unis, soucieux de redresser la balance, versèrent d'importantes sommes d'argent à la National Science Foundation. En 1960, Lewis Binford³⁴ lança sa branche fondamentaliste de processualisme, surnommée « nouvelle archéologie » par ses supporters. « Notre but ultime est la formulation de lois de dynamiques culturelles », déclara-t-il, et les financements scientifiques affluèrent (Kehoe 1996 : 132, 126).

La nouvelle archéologie de Binford était essentiellement un produit des années 1960 et elle devait une part considérable de son succès au fait qu'elle était nouvelle, américaine, hautement scientifique et rebelle. Ian Blake a suggéré que les personnes de plus de trente ans « sont incapables de continuer à contribuer, elles manquent d'aptitude à comprendre l'informatique de pointe » ; un commentaire qui a amené Jacquetta Hawkes à suggérer que « les archéologues

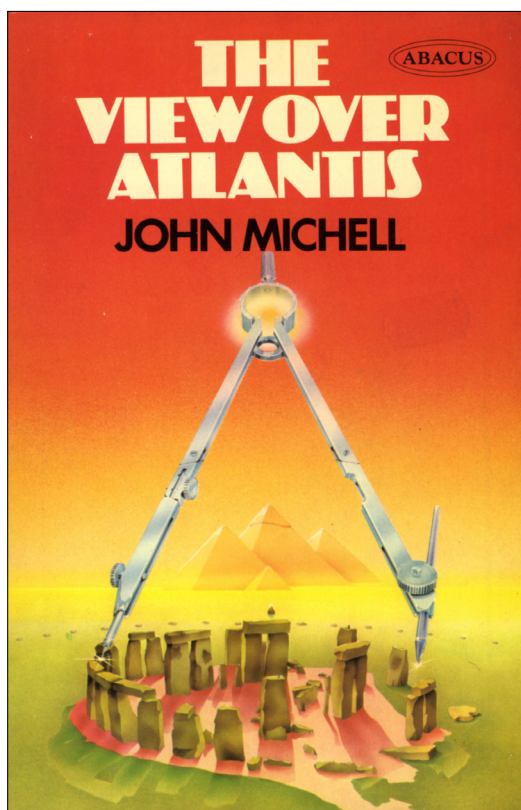
34. Lewis Roberts Binford (1931-2011), archéologue américain, un des promoteurs de l'ethnoarchéologie.

scientifiques se conduisent parfois comme les membres d'une société secrète, s'isolant derrière des remparts de jargon et autres défenses spécialisées [...] Nos journaux savants et nos rapports de spécialistes sont remplis de matériau qui ne sera jamais connu en dehors de l'enclos des spécialistes. » (Hawkes 1968 : 256, 260-1)

Les marginaux n'ont pas su déceler la subtile distinction existant entre les nouveaux archéologues et les traditionnalistes. Les uns comme les autres étaient des professionnels, inaccessibles, inattaquables. Leur monde était un monde de complexité magique, dont émergeraient ici et là des experts, dans le but de démolir l'un ou l'autre rêve chéri et, dans le meilleur des cas, le reconstruisant à leur propre image, une image rationnelle, comme par exemple Alcock³⁵ à Cadbury, Atkinson à Silbury. L'archéologie devenait occulte, une aile de l'establishment discrédité.

1968, le monde vacillait et Richard Atkinson cherchait Old King Sil au pied de son tertre³⁶, BBC en remorque. Il ne trouva aucun joyau, rien, et ne prit jamais la peine d'en faire le rapport. Le mystère de Silbury croissait de manière exponentielle et le cas d'Avebury passa sans coup férir aux mains de la marge. Michael Dames, alors récemment nommé professeur en histoire de l'art au Swindon College, trouva l'expérience « enivrante, en or [...] ce silence est saisissant » (Dames 1999a) ; il commença à développer un point de vue qui marqua l'histoire d'Avebury.

John Michell³⁷ avait prévenu qu'Atkinson échouerait dans sa tentative de résolution du mystère



de Silbury, en informant le public qu'il s'agissait « d'une colline balise évidente » pour les ovnis (Daniel 1968 : 169-70). Il avait été informé du concept des leys en 1966 et, en 1967, avait publié *The Flying Saucer Vision* (1967), pour l'essentiel un développement de la tentative d'hypothèse de Wedd, selon laquelle il avait existé une « civilisation scientifiquement avancée dans l'Angleterre préhistorique ». Cette civilisation avait été en contact avec des « dieux » de l'espace, mais avec une dimension cosmique, se basant sur la suggestion remarquable de Jung, faite en 1959, selon laquelle le phénomène des soucoupes volantes marquait le début du « grand changement qui pouvait être attendu quand le point vernal entrera dans le Verseau » (Michell 1967 : 14, 19-20).

En 1969, Michell publia *The View over Atlantis*. Le livre fut un véritable tromblon, tirant dans toutes les directions à la fois. Toute consigne de l'establishment archéologique était systématiquement exhumée et remise en question. Michell, qui s'auto-définissait comme un « aiguilleur cosmique » ayant créé son propre style (Nicholson 1987 : 27), était en

The View over Atlantis (186 pages), publié par John Michell en 1969, fut réédité chez Abacus en 1975 dans une version révisée (?). (Robert Dehon)

35. Leslie Alcock (1925-2006), archéologue britannique, connu notamment pour ses fouilles du site de Cadbury Castle.

36. Il s'agit de Silbury Hill, dernier lieu de repos d'un roi légendaire dénommé Sil.

37. John Frederick Carden Michell (1933-2009), écrivain britannique, partisan des thèses de Charles Fort.

train de bouleverser délibérément le monde : pourquoi réduire le passé à quelque chose de terne, de monotone, d'ennuyeux, de rassurant et d'explicable tel que le monde paraît aujourd'hui ? D'où le recours à Stonehenge et à la préhistoire : au-delà des explications et de la tyrannie de la science et de l'establishment.

Connaissance perdue et innocence perdue : les barbares réhabilités

Depuis Massingham et Elliot Smith, le besoin de libérer les premiers peuples des ténèbres à la manière de Hobbes³⁸ avait toujours été au centre du projet de l'âge d'or. Les archéologues complaisants, plongés à des degrés divers dans l'évolutionnisme social, avaient un même grand désir de les maintenir là. Atkinson en particulier, le grand (quoique non publié) archéologue de Stonehenge, tenait à maintenir cette distinction : « Est-il alors plus incroyable de penser que l'architecte de Stonehenge soit lui-même un mycénien, ou que les monuments auraient été conçus et érigés, avec toutes leurs finitions uniques et sophistiquées, par de simples barbares ? » (Repris dans Renfrew 1973 : 539). De telles attitudes constituaient un anathème pour les marginaux. Comme l'exprime Pennick³⁹ : « Les leys sont un défi à la pensée fondamentale de l'homme post-darwinien, car ils indiquent que tout pourrait ne pas être parfait dans l'équation évolutionniste "ancien = sauvage = stupide" » (rapporté dans Atkinson et al. 1981 : 29).

Une série d'événements, à l'intérieur du courant archéologique officiel, contribuèrent à rendre ce point de vue moins soutenable. L'influente conférence *Man the Hunter* de 1966⁴⁰, tenue au plus fort de la guerre du Viêt Nam, inversa la vérité acceptée, la rendant aussi compréhensible que n'importe quel écrit de Michell, transformant les barbares des évolutionnistes en nobles sauvages qui se débrouillaient bien jusqu'à l'arrivée de la « civilisation » (passée ou présente) (Bender & Morris 1988 : 4-10). Selon ce qu'en dit Trigger, les gens croyaient à présent « que le futur est capable d'être bien pire que le présent et que l'humanité, quittant un Éden primitif, habité de chasseurs-cueilleurs, va vers un enfer atomique » (Trigger 1984 : 367).

Cependant, deux autres événements causèrent à l'époque davantage de remous, tant parmi les marginaux que chez les professionnels. Le premier fut la réapparition d'affirmations selon lesquelles Stonehenge aurait pu avoir été conçu comme un observatoire astronomique, idée avancée avec force par le professeur Alexander Thom depuis le milieu des années 1950 et, de façon plus notoire encore, par Gérald Hawkins, dont le *Stonehenge Decoded* (1965) suggérait qu'il avait été construit comme un ordinateur géant⁴¹. Glyn Daniel invita le professeur Fred Hoyle, un astronome anglais de renom, à commenter les méthodes de calcul dans les pages d'*Antiquity*. Ce qu'il fit, et il trouva que les calculs étaient corrects quoique, comme il le dit, « cela exige un niveau de développement intellectuel supérieur au niveau standard que l'on pourrait attendre d'une communauté de fermiers primitifs. Un véritable Newton ou Einstein doit avoir été à l'œuvre – mais alors pourquoi pas ? » Poursuivant, il avança que nous étions dans l'erreur en « supposant l'avance intellectuelle synonyme d'avance technique », suggérant que plusieurs compétences pouvaient avoir été perdues entre la construction de Stonehenge I et III (Hoyle 1966 : 271-4 ; Ruggles 1999 : 5-7).

La troisième nouveauté, la plus immédiatement accablante, fut la recalibration des dates radiocarbones, à la fin des années 1960. L'âge des monuments mégalithiques étant repoussé au

38. Thomas Hobbes (1588-1679), philosophe anglais, auteur du *Léviathan*, dans lequel il expose sa thèse de l'état de nature de l'homme et du contrat social.

39. Nigel Campbell Pennick, écrivain anglais intéressé notamment par l'occultisme, le celtisme et la runologie.

40. Ce colloque avait pour objectif de faire le point sur les recherches ethnographiques d'alors, relatives aux chasseurs-cueilleurs.

41. Voir à ce sujet *Kadath* n° 4, « Spécial Stonehenge », 1973.

néolithique, l'architecte mycénien d'Atkinson et de ses collègues diffusionnistes s'évanouit en une nuit. La science pure accusait le coup. Les barbares étaient plus intelligents que nous ne l'avions cru.

« Le rejet du modèle diffusionniste laisse comme un vide dans les études préhistoriques européennes » confessa Renfrew dans une interview sur la station Radio 3 de la BBC. « En conséquence, notre profession est en état de changement permanent [...] nous devons ajuster nos pensées à la prise de conscience que nos ancêtres barbares étaient tout aussi créatifs que nous-mêmes », et il s'engagea à « compter sur les techniques du géographe et du statisticien pour fournir des modèles dans la distribution des lieux d'occupation, ainsi que dans les artefacts » (Renfrew 1971).

Entre-temps, les écrits de Thom et de ses partisans s'accumulaient ; la science de l'archéologie semblait devoir être dépassée par une science de l'astronomie encore bien plus stricte. En 1975, Richard Atkinson, de plus en plus impressionné par le travail de Thom, confessa qu'il était devenu un « thomite », insistant sur le fait que les archéologues trouvaient le travail de Thom « dérangentant [...] parce qu'il ne convenait pas au modèle de conception de la préhistoire de l'Europe, couramment admis durant tout notre siècle » (Ruggles 1999 : 8).

John Michell a décrit Atkinson comme « le premier des leaders archéologues à quitter un navire en perdition ». Ce fut un moment de triomphe pour les marginaux : « l'archéologie est dans un état de choc embarrassant, alors que ses professeurs contemplent le naufrage de la préhistoire académique, causé par la reconnaissance du fait que les hérétiques Lockyer et Watkins, et même le vieux Teudt⁴², avaient finalement raison, et que leurs éminents critiques avaient tort. » (Michell 1977 : 83-6)

Michell avait eu son premier accrochage avec l'establishment archéologique en 1970, quand il avait proposé à Glyn Daniel, éditeur d'*Antiquity* depuis le décès de Crawford en 1957, de désigner un archéologue chargé d'examiner les alignements découverts par Michell à Penwith⁴³ (la relation de cette découverte fut publiée ultérieurement sous le titre *The Old Stones of Land's End*, 1974). Si le responsable n'était pas convaincu, Michell verserait cinquante livres sterling à une œuvre de charité selon le choix de Daniel. Par contre, s'il l'était, les résultats seraient publiés dans *Antiquity*. Daniel donna le nom de deux archéologues qui, tous deux, refusèrent d'être impliqués, Daniel lui-même refusant habilement de s'engager à la publication. Michell se consola dans les pages de *The Ley Hunter* : « l'épisode tout entier jette un discrédit extrême sur Daniel [...] et cela doit étonner tous ceux qui ont cru dur comme fer que les archéologues sont des scientifiques motivés par la découverte de la vérité concernant le passé [...] C'est une situation des affaires effrayante, qu'une profession tout entière soit aussi intimidée par son establishment, et qu'aucun de ses membres n'ose considérer des faits impopulaires, par crainte de recevoir le même traitement que celui qui fut réservé à Watkins et Lethbridge. » (Screeton & Michell 1970)

Police aux frontières

Suite à cela, pour les marginaux, Glyn Daniel devint le Grand Satan de l'archéologie. C'était un titre dont il jouissait et, qu'en même temps, il méritait. Tout au long de sa longue carrière, il avait fait des efforts consciencieux, francs et soutenus pour faire la police aux frontières de sa discipline laquelle, à ses yeux, avait atteint sa majorité. « Disparue, heureusement, l'image de l'archéologie dépeinte comme un sujet dominé et pratiqué par de vieux messieurs aux longues barbes blanches [...] C'est maintenant une branche respectable et comprise de la science historique (ou du savoir) [...]

42. Wilhelm Teudt (1860-1942), défenseur d'une antique civilisation germanique hautement évoluée.

43. Région de Cornouailles, riche en sites archéologiques, notamment de l'âge du bronze.

Il n'y a de nos jours aucun doute sur la valeur académique de l'archéologie. » (Daniel 1981 : 195)

Son collègue Stuart Piggott, qui en 1968, avait publié le livre démythifiant *The Druids*, fut, deux ans plus tard, accusé d'avoir, à la télévision, affirmé « que les archéologues sont les seules personnes qualifiées pour étudier l'archéologie et émettre des jugements sur ce sujet », un commentaire amèrement ressenti par les marginaux (Screeton & Michell 1970). Pourtant, Daniel et ses disciples ont clairement senti qu'il y avait nécessité de rappeler régulièrement à leurs collègues où se trouvait la frontière. « Je pense qu'il est bon pour les archéologues normaux de se vacciner contre le risque d'être victimes de la "marge lunatique" en goûtant occasionnellement à ses produits », écrivait Leslie Grinsell (1988 : 80). Pour W.G. Hoskins en 1967, *The Old Straight Tracks* était, « dangereux » et « devait être lu seulement par les lecteurs dotés d'un solide intellect » (Hoskins 1983 : 137) ; un peu comme *L'amant de Lady Chatterley* peut-être ?⁴⁴

Faire la police aux frontières était, aux yeux de Daniel, absolument essentiel et, pendant plus de vingt ans, il utilisa son espace éditorial dans *Antiquity* pour étriller les forces obscures de « la déraison » : « Nous croyons que c'est là une forme d'irrationalité dangereuse pour la société : ceux qui acceptent le confort aveugle de la déraison encouragent la croissance d'un chancre dans notre vie intellectuelle. » (Daniel 1982 : 164-6)

En 1962, il en appelait à « l'exposé sans relâche des fraudes et fausses pensées, des folies et contre-vérités ». 1966 l'avait trouvé contemplant de manière plutôt sinistre « ces trois dossiers rouges marqués "lunatique", face à nous alors que nous écrivons ». En 1971, il se sentait plus optimiste concernant « la quantité de littérature archéologique de marginaux lunatiques qui apparaît ces jours-ci [...] nous supposons qu'elle indique un intérêt, même s'il s'agit d'un intérêt dévoyé, pour l'archéologie et l'histoire ancienne » mais, en 1976, il était à nouveau préoccupé car « les lunatiques, amateurs d'archéologie devenaient trop nombreux. Pourquoi cela ? » (Daniel 1962 : 167 ; Daniel 1966a ; Daniel 1971 : 169 ; Daniel 1976 : 7-8).

La préoccupation de Daniel de faire la police aux frontières trouva une expression pratique dans la question du solstice à Stonehenge, où depuis de nombreuses années, les « druides » avaient célébré leurs rituels. Ils ne constituaient pas une menace pour Crawford qui, en 1956, les avait déclarés « tout à fait inoffensifs et [...] en droit de poursuivre leurs rites sans être molestés » ; il était enclin, au contraire, à protester contre « un étalage disgracieux de hooliganisme » par les jeunes officiers de l'armée affectés à la base proche (Crawford 1956b : 131). Pour Daniel, cependant, la présence des druides était un affront à l'archéologie : « ces organisations néo-druidiques étranges n'ont pas leur place dans l'histoire et l'archéologie », fulminait-il et, à partir de 1961, il avait fait vigoureusement campagne contre, à la fois, « ces horribles faux druides » et les foules de spectateurs qu'ils attirent, et pour les voir bannis du monument. Ils incarnaient les forces de la déraison, ainsi qu'il le confessait en 1966, délaissant avec soulagement « la magie noire des druides, les sorcières et l'Atlantide, pour la magie blanche de la science » (Daniel 1961 : 171-3 ; Daniel 1964 : 166 ; Daniel 1966b ; Daniel 1968 : 171).

Les choses commencèrent réellement à chauffer après la création du Stonehenge Free Festival⁴⁵ au milieu des années 1970. En 1977, les druides, prétendait-il, menaient une « invasion » ; les archéologues étaient maintenant « face à une nouvelle et grande crise à Stonehenge, ainsi qu'à de nombreux autres troubles en archéologie, y compris l'inquiétante augmentation d'une archéologie de conneries ». Deux ans plus tard, il pressait les autorités de « nettoyer Stonehenge

44. La publication de ce livre sulfureux a provoqué un scandale qui a débouché, en 1969, sur un procès retentissant, au terme duquel les éditeurs furent acquittés.

45. Manifestation organisée en juin à Stonehenge, entre 1974 et 1984, le Stonehenge Free Festival avait pour objectif la mise en valeur de différentes cultures alternatives.



Stonehenge, lieu de rencontres entre druides et archéologues. (Jacques Gossart)

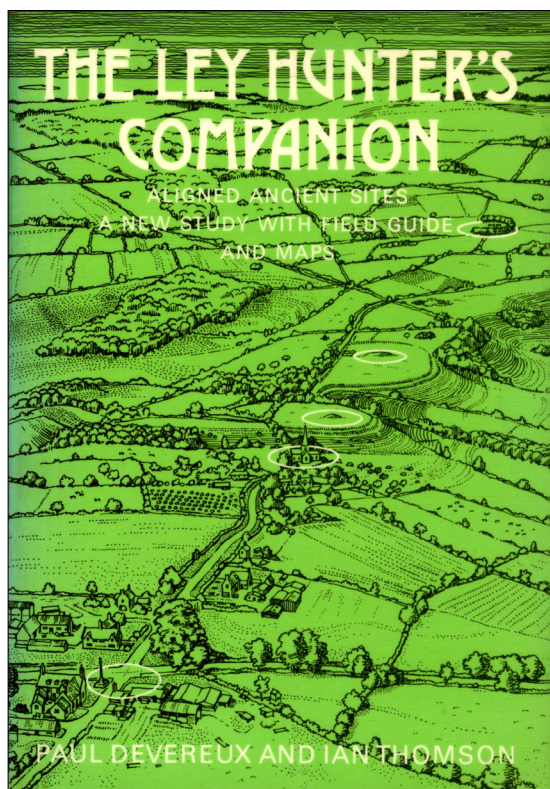
des folies druidiques modernes » et il envoyait « une lettre de protestation de bon sens » à l'inspecteur général des Monuments historiques », le priant d'en interdire l'accès. L'inspecteur refusa : son refus fut considéré comme un « exemple classique incroyable de bureaucratie ordurière [...] nous bouillons d'une telle colère que le clavier de notre machine à écrire est en danger » ; un éclat qui suscita une longue réponse de l'inspecteur, lequel taxa Daniel d'« absurde [...] permettrons-nous à nos sensibilités archéologiques [...] de l'emporter sur le meilleur de nous-mêmes ? » (Daniel 1977 : 177-9 ; Daniel 1979a ; 1979b : 85).

L'ordre rétabli

Daniel avait perdu cette bataille mais il commençait peut-être à gagner la guerre. En 1979, Margaret Thatcher arriva au pouvoir et, dans tous les domaines de la vie, les jours du confort aveugle de la déraison semblèrent condamnés. « Dans les années 1980, une des tâches de l'archéologie et des archéologues fut de veiller à ce que les lunatiques soient démasqués et que la vérité, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, soit proprement, fermement et fréquemment présentée » déclarait-il en 1981 (Daniel 1981 : 196), mais en cela il ne faisait que faire écho au désir des marginaux d'entrer en confrontation honnête avec le courant officiel. « Il est temps que les archéologues commencent à se conduire comme de vrais érudits et à entreprendre, pour la première fois, une évaluation sérieuse et objective de la cause des leys » : tel fut le défi lancé par Devereux et Thompson (Devereux & Thompson 1979 : 75).

Le premier tour de « dialogues » vint avec la brève contribution d'Atkinson à *The Ley Hunter* en 1981. Bien qu'Atkinson ne fit pas beaucoup plus que de cerner les raisons pour lesquelles il ne concédait aucune validité à l'option « ley », sa contribution fut proclamée par Paul Devereux⁴⁶,

46. Paul Devereux, chercheur, auteur et éditeur, surtout connu pour ses études sur les leys.



Ce livre de Paul Devereux et Ian Thomson mérite une lecture attentive. On y trouve entre autres l'histoire d'Alfred Watkins, ainsi qu'un grand choix de leys, accompagnés de notices géographiques et historiques. (Robert Dehon)

considérablement évolué depuis l'époque de Watkins et l'idée courante, selon laquelle le réseau de leys « n'était pas nécessairement le résultat d'un dessein conscient de l'homme, mais pouvait avoir été causé par les forces de la nature », n'était plus admissible. « Il est impossible de discuter pareils arguments, parce qu'ils impliquent que la position de chaque chose dans le paysage a été dictée par une quelconque force naturelle organisatrice. Une telle théorie peut être regardée comme "la marge lunatique de la marge lunatique", et relève du domaine de la croyance. » (Williamson & Bellamy 1983 : 177)

La réponse de Devereux dans *The Ley Hunter* fut accommodée au vitriol. Il accusa Williamson et Bellamy « de malhonnêteté intellectuelle, traitant Williamson d'être « une sorte de mercenaire

alors éditeur de *The Ley Hunter*, comme « le tout premier débat public entre un archéologue orthodoxe de haut rang et les représentants de la recherche sur les leys ». Aubrey Burl et John Michell s'opposèrent amicalement dans les pages de *Popular Archaeology* en février 1983, dans ce qui fut qualifié de « Grand débat : leys vivants ou mensonges alignés ? »⁴⁷, et ce septembre-là, une « Conférence sur les alignements des anciens sites » se tint à Cambridge, à laquelle participèrent des orateurs issus des deux côtés de la ligne de démarcation (Atkinson et al. 1981 : 21-12 ; Michell & Burl 1983 ; Burl 1984).

Cette année-là vit également la publication du livre de Tom Williamson et Liz Bellamy *Ley Lines in Question* : un ouvrage entièrement consacré à la position de l'archéologie dominante. Ce fut franchement dévastateur dans cette perspective : « leur exorcisme des leys par la cloche, le livre et la chandelle⁴⁸ sera salué avec satisfaction par une archéologie hantée depuis trop longtemps par ces spectres de l'insaisissable », critiquait Aubrey Burl dans sa revue *Antiquity* (Burl 1984a) ; mais le livre était aussi très partisan, les auteurs ayant fait choix de s'en tenir pour l'essentiel à des arguments chronologiques qu'ils pouvaient réfuter facilement. Toutefois, les affirmations des partisans des « mystères de la terre » avaient



Paul Devereux dans les années 80. (Charla Devereux)

47. Traduction approximative du titre anglais beaucoup plus accrocheur : *The Great Debate: Living Leys or Laying the Lies*.

48. Expression idiomatique que nous avons choisi de traduire littéralement. La cloche, le livre et la chandelle, les trois outils utilisés par les prêtres catholiques, étaient considérés, du point de vue des protestants, comme des symboles de superstition.

académique » faisant croisade contre la « question des leys ». Il conclut que « la théorie du ley a passé chaque test auquel elle a été soumise : il est grand temps que les sceptiques se mettent ce fait sérieux dans la tête [...] Si ce livre est ce que la communauté archéologique peut faire de mieux en discutant le cas des leys, alors la chasse aux leys a déjà quitté les ténèbres de la marginalité. » (Devereux 1985 : 15, 23, 24 et *passim*)



L'alignement dit « de Cerne Abbas », à quelques kilomètres de la ville de Dorchester, célèbre pour la gravure dans le calcaire de son « géant » de 55 mètres d'amplitude. Selon les partisans de la théorie des leys, celui-ci se développerait sur près de 13 kilomètres dans le Dorset, partant du village de Holwell pour se terminer à l'église St. Mary's à Cerne Abbas. (photo aérienne Ordnance Survey, document extrait du *Ley Hunter's Companion*, Thames & Hudson 1979/P. Devereux & I. Thomson).

Des mots courageux, mais Devereux savait que les règles du jeu avaient été modifiées. Il critiquait ceux de sa propre phalange, qui avaient choisi « de quitter furtivement et en boudant le champ de bataille [...] Watkins devait se retourner dans sa tombe devant une telle couardise. Affronter la critique et défendre une cause aiguisent la pensée sur un sujet, développent des perspectives et peuvent engendrer une nouvelle recherche. » Les mystères de la terre étaient empêtrés dans leur propre orthodoxie et, comme le parti travailliste en son temps, étaient en complet désarroi.

Devereux, une sorte de Kinnock⁴⁹ de la marge, cherchait à moderniser la position de son équipe hétéroclite. « Ceux qui pensent que notre compréhension de la chasse au ley doit rester telle qu'elle était dans les années 1960, sont simplement "en retard d'une guerre et à côté de leurs pompes" » (Devereux 1985 : 11). Il se mit en devoir d'exclure sans pitié du débat « l'idée des lignes d'énergie », rapporte Neil Mortimer, éditeur de *3rd Stone*. « Selon moi, Paul Devereux est l'homme qui a changé toute la scène de la marginalité. Il me semble que cette marge travaillait sur une base "tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes" avant que Devereux ne prenne position, comme il le fit contre l'hypothèse de "l'énergie" des leys, dans les années 1980. De nombreux adeptes des mystères de la terre ont complètement quitté la scène et d'autres ont rejoint le paganisme moderne. » (Mortimer com. pers.)

L'ennemi de l'intérieur

L'archéologie officielle affrontait entre-temps un ennemi bien plus mortel : un ennemi de l'intérieur, sous la forme de ce qui avait été nommé maladroitement « post-processualisme ». Je n'ai pas l'intention d'en rappeler ici l'argumentation, complexe, détaillée et souvent désabusée : il suffit de dire que c'était la manifestation archéologique d'une orientation vers une conscience élargie ; la prise de conscience que la culture n'est pas immuable et n'obéit pas à un jeu de règles prédéterminées, mais est constamment en état de flux ; qu'il n'y a pas de postes d'observation

49. Ancien leader du parti travailliste des années 80-90, il entreprit de moderniser le parti, afin d'en faire un outil d'opposition efficace à Margaret Thatcher.

neutres dans ce processus : toute observation, chaque engagement est un acte conscient et reflète toute une série d'optiques, formées individuellement et culturellement, qui rendent la véritable « objectivité » impossible ; que quand il s'agit d'archéologie, le passé est sans cesse réinterprété et réinventé. Ainsi que l'exprime Ian Hodder⁵⁰, enfant terrible du post-processualisme, « plutôt que de voir la culture comme normative, statique et invariable, empêchant l'adaptation, l'approche post-processualiste voyait la culture comme le média par lequel s'impose l'adaptation – comme étant transformé dans le processus [...] les significations de la culture matérielle sont continuellement reconstituées et relues. Elles ne sont pas fixes mais fluides, variant en fonction du contexte. » (Hodder 1992 : 84-5)

L'archéologie était politique. Ses pratiquants ne pouvaient séparer leurs conceptions et leurs actions de celles survenant dans le monde au-delà du bocage. La situation se crispa en 1986, au World Archaeology Congress de Southampton, quand un groupe de jeunes archéologues refusa de coopérer avec la délégation officielle sud-africaine que soutenait l'apartheid. L'archéologie est une pratique du présent : l'activité intellectuelle a des répercussions dans le monde réel. Les académiques pourraient et devraient boycotter l'oppression en appliquant des sanctions à un régime discrédité tout autant que n'importe qui d'autre.

Au-delà du Champ de haricots

Il y eut de nombreuses discussions à Southampton, relatives à la « propriété » du passé, particulièrement dans le contexte de peuples indigènes déplacés en Amérique du Nord et en Australie, et également à propos de Stonehenge, en tant qu'endroit où « des vues opposées et des revendications morales ou spirituelles s'affrontaient, claires, publiques et même violentes, sur le droit de propriété du terrain » (préface à Chippindale (ed) 1990 : 7).

Le Stonehenge Free Festival avait pris une ampleur exponentielle depuis que Margaret Thatcher était arrivée au pouvoir. Il était en train de devenir un des principaux foyers de ralliement pour ceux qui se considéraient comme dépossédés par le gouvernement et sa politique : « des gens en surplus » c'est ainsi que nous nous appelions. L'assemblage hétéroclite en haillons de vagabonds mystiques, verts, anarchistes, pacifistes, révolutionnaires et rêveurs, appelés collectivement « hippies » par la presse, se trouvèrent sur la ligne de front contre madame Thatcher, avec les mineurs et le GLC de Ken Livingstone⁵¹. Ils devaient être arrêtés et ils le furent au nom de l'archéologie.

En cela, évidemment, Thatcher jouissait du total soutien de Glyn Daniel. En 1981, les lecteurs d'*Antiquity* furent régalez par un témoignage pris sur le vif au Festival, reproduit du *Daily Mail* : « Il semblerait qu'il n'y ait rien que vous puissiez faire concernant ces folies estivales, mais nous continuerons d'essayer », disait Daniel. En 1985, le gouvernement bannissait le Festival et donnait à la police du Wiltshire *carte blanche*⁵² et des renforts massifs pour exécution. Sachant que le gouvernement était fermement de leur côté, avec un appui massif de la classe moyenne anglaise, la police se défoula en une vague de violences physiques, d'arrestations arbitraires, de bastonnades gratuites, qui sera ensuite connue sous la dénomination de « *The Battle of the Beanfield* », « la bataille du Champ de haricots ». Selon Glyn Daniel, « La Police du Wiltshire a agi fermement contre les envahisseurs, et la soi-disant bataille de Stonehenge, dans toute sa violence, a été vue à la télévision britannique. Les profanateurs de festival pop furent mis en déroute. » (Daniel 1981 : 171 ; Daniel 1985 : 161)

50. Archéologue britannique, professeur à l'université de Stanford, directeur du Çatalhöyük Archaeological Project.

51. Kenneth Robert Livingstone, homme politique anglais, membre du Parti travailliste. Il fut maire du Greater London Council (GLC, région du Grand Londres).

52. En français dans le texte.

Néanmoins, les choses changeaient chez *Antiquity*. La même édition publiait un article de Chris Chippindale⁵³ sur le futur de Stonehenge, qui argumentait fermement contre le Festival mais s'efforçait néanmoins d'écarter les druides de l'équation : ils étaient « cinglés, inoffensifs et excentriques à l'anglaise, ce qui n'offense rien, excepté la vérité historique et les archéologues aux idées préconçues. On pouvait en toute sécurité les laisser agir en paix » (Chippindale 1985 : 134-5).

Cela représentait un sérieux écart par rapport aux vues de son éditeur : au décès de Glyn Daniel en 1987, Chippindale devint lui-même éditeur d'*Antiquity* et, au lieu de la rhétorique outrancière de Daniel contre la marge, il institua une politique subtile de rapprochement. En 1989, Nigel Pennick et Paul Devereux publièrent *Lines on the Landscape*, un aperçu stimulant et intellectuellement interpellant de la problématique des lignes droites dans le paysage, purgées de leurs énergies terrestres (et sans une seule mention de Williams et Bellamy !). On demanda à Peter Fowler⁵⁴ de le critiquer pour *Antiquity*, ce qu'il fit, parfaitement conscient qu'il était en train d'« essayer de résister à la "réaction pavlovienne" de la plupart des académiques ». Il trouva « de nombreux points communs » entre leur position et celle de l'archéologie de terrain et conclut que les auteurs auraient à rejoindre les archéologues s'ils voulaient être pris au sérieux : « Ils savent que les règles du jeu archéologique existent pourtant et la décision doit être la leur. C'est un choix sans appel. » (Fowler 1990a)

Chippindale n'était pas aussi dogmatique. Depuis le congrès de Southampton, il avait réfléchi aux possibilités de rassembler quelques-unes des divergences sur Stonehenge, ce qu'il réalisa en 1990, par la publication de *Who owns Stonehenge ?*, dans laquelle une série d'options diverses et contradictoires concernant le monument furent rassemblées, avec des contributions de lui-même, de Peter Fowler, d'un archéologue australien farfelu (Rhys Jones), de Paul Devereux et de Tim Sebastien, archi-druide séculier (préface à Chippindale (ed) 1990 et *passim*).

Il est vrai que les archéologues eurent non seulement le dernier mot, mais choisirent de ne pas s'engager vis-à-vis des arguments des participants de la marge ; il est dommage que des apports n'aient pas été cherchés auprès des moins illuminés des marginaux amateurs ; mais *Who owns Stonehenge ?* est néanmoins un livre remarquable. Il marque, en outre, un tournant dans les relations entre les processus intellectuels de la marge et ceux du courant officiel. Il a été critiqué pour *Antiquity* par G.J. Wainwright, archéologue en chef pour l'English Heritage⁵⁵, qui a mis en contraste les théories « timbrées » de la marge avec les « conclusions mesurées de la science moderne ». Plus significative fut l'apparition, dans la même édition d'*Antiquity*, d'articles écrits par deux personnages phare de la marge, Paul Devereux et John Michell, qui s'excusèrent de concert à propos d'une critique de Michell, inexacte, « riche et divertissante », parue dans une édition antérieure et intitulée *A Little History of Astro-Archeology*. La contribution de Devereux fut un article assez bref sur les lignes de visée à Silbury. Michell fut sollicité pour faire la critique de l'exposition *From Art to Archeology* qui se tenait sur la rive droite de la Tamise, critique dans laquelle il reconnaissait que les « archéologues avaient traversé un processus radical de transition, quittant le creux de la vague réductionniste, pour chercher de plus larges perspectives dans la vie et la culture » pendant le quart de siècle qui suivit la parution des œuvres de Michell (Wainwright 1991 ; Devereux 1991 ; Michell 1991 ; Chippindale 1991).

Certains archéologues commençaient maintenant à « se manifester », exprimant leur opposition à la prétention de Daniel, et à un niveau moindre, de Chippindale et Fowler à propos du droit des

53. Christopher Ralph Chippindale, archéologue britannique, université de Cambridge.

54. Professeur d'archéologie à l'université de Newcastle, spécialiste de l'histoire du paysage en Grande-Bretagne.

55. Institution chargée de la gestion du patrimoine public anglais.

archéologues à parler au nom de Stonehenge, toujours sous zone d'exclusion dans un périmètre de quatre miles à chaque solstice d'été. Au TAG de 1991, Barbara Bender⁵⁶ « suggéra que les archéologues risquaient de devenir les apologistes de politiques intolérantes et arbitraires pour les règlements du patrimoine [...] la politique d'exclusion de Stonehenge se construit et s'abrite derrière un discours puissamment dominateur » et avec Mark Edmonds⁵⁷, elle écrit un article destiné au *Guardian* en juin 1992. Ensuite, Bender se mit à assister aux réunions de la Stonehenge Campaign (« Campagne pour Stonehenge »), organisées par ce qu'elle appelle les « free festivalers », les amants des festivals libres, après la déroute du Champ de haricots, et collabora avec eux pour réaliser une exposition qui faisait le tour, à la fois des vues des marginaux et de celles du courant officiel à la moitié des années 1990 ; toute l'histoire est décrite dans *Stonehenge: Making Space* (Bender 1998 : 147-8 et *passim*).

Il fallait la convergence d'autres raisons pour reconnaître simplement que les non-archéologues avaient droit à leurs propres vues. Les affinités politiques et idéologiques étaient profondes ; les archéologues de la nouvelle génération avaient eux-mêmes grandi dans le même fondement idéologique que beaucoup de marginaux, ils partageaient nombre de leurs vues et maintenant que l'obligation étouffante de travailler dans le cadre du déterminisme processuel avait été levée, ils étaient pressés d'explorer plusieurs des thèmes de la marge tout en respectant les conventions de leur propre discipline.

Quelques archéologues acceptèrent de reconnaître leur dette à « l'ère hippie ». David Field, un archéologue de la Royal Commission on the Historical Monuments of England (RCHME), qui avait publié en 1998 un article intéressant et convaincant, militant pour une compréhension « géomantique » des cosmologies du paysage de l'âge du bronze, puisait ses convictions de la pratique chinoise du *feng shui*, qu'il avait pu observer lors d'un voyage en Chine : « De retour au pays, je me suis immédiatement reporté à ma copie du Yi jing, qui avait traîné dans ma bibliothèque pendant plus de vingt ans, depuis l'époque des Levi's à pattes d'éléphant, des Kurta, et de Ravi Shankar, quand il devint apparent que l'analyse archéologique usuelle manquait souvent sa cible parce qu'elle était basée sur les aspects économiques et ignorait les perceptions et croyances [...] de nombreux archéologues modernes ont été des hippies dans les années 1960 et, de ce fait, réceptifs aux idées d'autres religions. » (Field 1998 ; Field com. pers.)

D'autres furent moins enthousiastes à établir ce parallèle, bien qu'il soit clairement présent. La « phénoménologie » par exemple, l'enregistrement de réponses personnelles aux paysages et une bonne base de pratique marginale depuis Massingham, si pas déjà antérieurement, fut sanctifiée pour le canon académique par Chris Tilley⁵⁸ grâce à son influent ouvrage *Phenomenology of Landscape* (1994).

Le modèle dit « Mobile Neolithic », quant à lui, rencontrait la faveur générale. Selon ce qu'en dit Barrett⁵⁹, dans ce modèle, l'agencement du paysage est « fondé sur la circulation entre une constellation de lieux répartis sur toute son étendue, chaque lieu étant chargé de significations sociales et religieuses » (Barrett 1994 : 146-7). Et ce modèle ressemblait étrangement à une version académiquement acceptable de l'âge d'or.

Jeremy Harte, un des écrivains les plus perspicaces et les plus vifs parmi les marginaux, a un discours particulièrement acerbe quant à la façon dont les idées de la marge ont été « annexées aux principaux discours de l'establishment académique. Jadis, vous saviez que si vous lisiez

56. Anthropologue, professeur émérite à l'University College de Londres.

57. Archéologue, professeur à l'université de York.

58. Archéologue et anthropologue britannique, défenseur de la théorie post-processualiste.

59. John C. Barrett, archéologue, professeur émérite, University of Sheffield.

quelque chose concernant les fantômes, les chamans, les drogues et la sagesse antique, vous pénétriez, sur le fil du rasoir, dans un domaine hérétique. Actuellement, cela pourrait se trouver dans *Past & Present*, dans le *Oxford Journal of Archelogy* ou *Current Anthropology*, ou n'importe où ailleurs. D'année en année, un nouveau contingent d'étudiants a cherché à aborder de nouvelles matières, quelque chose qui ait un peu de peps et qui n'ait pas été exploité à outrance par leurs prédécesseurs. Après tout, qui souhaite reprendre depuis le début l'examen des traits structurels de fortifications préhistoriques ? Tandis que la cosmologie de fortifications préhistoriques, c'est nouveau, un peu marginal – peut-être s'agit-il de vastes centres sacrés et pas du tout d'ouvrages défensifs sur les collines [...] et c'est ainsi que le train avance et annexe une nouvelle parcelle du territoire intellectuel. Les buffles sont en train de mourir, tout comme les nobles sauvages qui habitaient jadis cet espace [...] La frontière a presque disparu et il n'y a pas d'endroits où ses anciens habitants puissent aller. Diable, je peux me rappeler l'époque où c'était liminal dans le coin. » (Harte com. pers.)

L'étendue et la nature des sujets, approchés par l'archéologie officielle pendant les années 1990, reflètent une acceptation grandissante des sujets de prédilection de la marge par une société plus large. Des thérapies alternatives de toutes sortes abondent et nous semblons être dans les affres d'une véritable épidémie de *feng shui*. Il y a eu un choc en retour, en réponse à la crainte de ce que Denning avait appelé « un irrationalisme rampant dans la société en général, se manifestant lui-même à l'intérieur des frontières de l'archéologie », et particulièrement aigu en Amérique. Comme exemple, elle cite van Leusen⁶⁰, pour qui, « étant donné que, dans les années 60 et 70, la pensée New Age a, en général, imprimé sa marque dans le milieu universitaire, une perception plus favorable de la radiesthésie a lentement fait son chemin dans les plus influents ouvrages d'introduction à l'archéologie » (Denning 1999).

Entre-temps, au sein de la marge, quelques-unes des têtes pensantes découvraient qu'elles trouvaient de moins en moins matière à désaccord avec le courant officiel. Paul Devereux, ayant effectivement exclu la version des « lignes d'énergie » du discours des années 1980 sur les alignements des leys, était maintenant à la recherche d'explications alternatives du phénomène des lignes droites, fondées sur des bases sociales, suggérant en particulier qu'elles pourraient être perçues comme « des voies spirituelles » dans le cadre du vol chamanique. Durant les années 1990, la convergence apparente entre marge et courant officiel atteignit sa conclusion logique en 1997, quand Danny Sullivan, le successeur de Devereux comme éditeur de *The Ley Hunter*, déclara : « une chose telle qu'un ley n'existe pas. En tant que chose définie ou phénomène à part entière, cela n'existe pas. » (Sullivan 1998 : 49)

« En bref, c'est véritablement l'histoire de la chasse au ley : le mouvement radical prospère, génère sa propre culture institutionnelle, crée des barrières exclusives, s'ossifie et s'effondre », écrit Jeremy Harte (com. pers.) ; mais il serait faux toutefois de considérer la disparition de *The Ley Hunter* comme signifiant que la marge s'est soudainement éteinte. Bien que Devereux puisse affirmer « Il y a maintenant plus de travail excitant mené dans les universités que dans la marge ; et après trente-quatre ans dans cette activité, je peux affirmer cela clairement. » Il admet qu'« on me boude, autant chez les marginaux New Age que chez les vieux traînants durs à cuire de l'académie. C'est une situation intéressante dans laquelle se trouver. » (Devereux com. pers.)

Cheryl Straffon, éditrice du journal consacré aux mystères de la terre de Cornouailles *Meyn Mavro*, et éminente figure de la spiritualité vouée à la Déesse, a été particulièrement franche dans sa critique de ceux qu'elle appelle les « nouveaux rationalistes », dénonçant « les attaques vicieuses faites par ceux qui adhèrent aux récentes théories, contre ceux qui refusent de suivre

60. Martijn van Leusen, université de Groningen, spécialiste de l'archéologie du paysage.

la mouvance du parti [...] L'establishment des mystères de la terre a parfois montré autant de préjugés, lorsque confronté à la spiritualité, que n'importe lequel des archéologues rétrogrades. » De même, Rose Sigel⁶¹ accuse Sullivan d'une « forme de fascisme spirituel et d'un esprit aussi fermé qu'une bourse d'avare ». Ignorant toutes les injonctions à faire le contraire, elle encourage les gens à s'essayer à la chasse aux leys. « Utilisez vos propres jambes pour vous promener dans le paysage et faites-vous votre propre opinion. Vous verrez seulement ce que vous êtes capables de voir, après tout. » (Straffon 1998 : 12 ; Sigel 1999 : 11)

Le sexisme est ici probablement significatif. La chasse aux leys a longtemps été considérée comme réservée uniquement aux hommes (Denning 1999), et particulièrement depuis l'exclusion systématique des « sourciers d'énergie » au cours de plus ou moins la dernière décennie, parce que la seule plus importante menace visant le développement du néo-paganisme moderne est issue du culte de la Déesse.

Le concept d'une Déesse-mère universelle était devenu insoutenable pour de nombreux académiques pendant les années 1960 ; une des rares à garder la foi était Marija Gimbutas, dont les travaux, dans les années 1970-1980, ont fourni un *imprimatur* archéologique au mouvement féministe naissant (Meskell 1995). Ironie de l'histoire, c'est à un homme, Michael Dames, que l'on doit d'avoir « domicilié » la Déesse ; en faisant de Silbury son temple (*The Silbury Treasure*, 1976), Dames « a créé un paysage sacré d'un extraordinaire pouvoir pour les femmes spiritualistes modernes. Juste à ce moment, au milieu des années 1970, alors que le féminisme spirituel cherchait un domicile, il lui a offert plusieurs des plus grands monuments de la préhistoire britannique », selon les termes de Ronald Hutton (interviewé dans Bender 1998 : 184-5).



Silbury Hill, temple de la Déesse selon Michael Dames. (Jacques Gossart)

61. Correspondante du journal *The Right Times*.

Le néo-paganisme centré sur la Déesse avait triomphé durant les oppressantes années 1980, offrant soutien spirituel aux camps exclusivement féminins de protestation anti-nucléaires de Greenham Common⁶² et d'ailleurs. Tout un discours émergeait, qui était profondément indifférent à la disparition de la fraternité des chasseurs de leys et accroissait le nombre de supporters des deux sexes qui étaient déçus par la tournure qu'avait prise *The Ley Hunter*, ou qui n'éprouvaient aucun intérêt pour lui.

La Déesse avait été fort vénérée par certains groupes de marginaux, et depuis lors, il n'y a aucun signe qu'elle disparaisse bientôt. Prenez par exemple *The Modern Antiquarian* de Julien Cope⁶³, somptueux et attrayant livre publié en 1998, avec un budget « d'une importance dont les archéologues peuvent habituellement seulement rêver », comme l'écrivait avec mélancolie Tim Darvill⁶⁴ (Darvill 1999 : 226). Le livre est à la fois un guide et un dictionnaire géographique des sites préhistoriques de Grande-Bretagne, à travers la perception visuelle d'un partisan sincère, et (comme le titre lui-même l'implique peut-être) une alternative de poids pour cet important groupe de gens qui se considèrent comme « culturellement dépossédés de la Grande-Bretagne, qu'ils soient blancs, noirs ou verts, gallois, anglais ou entre les deux » (Cope 1998 : ix). « Il s'en vendra probablement plus d'exemplaires que de l'ensemble de tous les livres conventionnels d'archéologie publiés durant les dix dernières années », écrivait Darvill dans un compte rendu de deux pages pour *Antiquity*, dont la longueur atteste du sérieux avec lequel le courant officiel de l'archéologie considère maintenant de tels livres.

Discussion soutenue

Deux discours contradictoires sous-tendent les débats entre la marge et le courant officiel de l'archéologie, au cours du XX^e siècle : l'ascension de l'humanité et le déclin de cette espèce. L'âge d'or est-il à venir, ou a-t-il été et s'en est-il allé ?

Pour Massingham, « La division réelle se rapporte à des philosophies rivales de la vie. L'une croit en l'exploitation des ressources naturelles, l'autre dans leur conservation [...] l'une dans la conquête et l'autre dans la coopération avec la nature [...] l'une en l'homme comme unité de production dirigée d'en haut par une élite de techniciens et de bureaucrates, l'autre en l'homme comme agent responsable, avec une libre volonté de choisir entre le bon et le mauvais [...] L'une des philosophies est dominante et possède tout le pouvoir, mais l'autre est en possession de la vérité. » (Repris dans Wright 1995 : 245)

Les ramifications politiques de cette philosophie sont curieuses. Massingham a débuté comme un « vague libéral à demi convaincu » mais est devenu un « Tory⁶⁵ à l'ancienne mode » guéri de sa « foi dans un progrès automatique ». Parmi une partie influente des classes moyennes, régnait le sentiment largement répandu d'une culture en régression et déclin, qui s'est traduit en succès électoral des conservateurs durant la majeure partie de cette période. Dans les années 1960 cependant, la perte de foi dans les promesses de la science, la politique et l'ordre du monde établi, a été directement responsable, entre autres, du sens dessus dessous de *The View over Atlantis*, et nombre de ceux de l'ancienne école se sont trouvés, de façon peu prévisible, recyclés en gourous du New Age.

Massingham et Crawford parlent tous deux en termes de ce que nous verrions aujourd'hui comme

62. Mouvement de protestation féministe contre les armes nucléaires, le Greenham Common Women's Peace Camp était installé à proximité de la base américaine de Greenham Common, dans le Berkshire.

63. Musicien de rock anglais, écrivain, passionné par les cultures du néolithique.

64. Timothy Darvill, archéologue, spécialiste du néolithique britannique, en particulier de Stonehenge.

65. Les Tories, l'un des deux groupes parlementaires britanniques à partir du XVII^e siècle, représentent le parti conservateur, opposé aux Labour Party des travaillistes.

« l'archéologie en tant que pratique sociale » ; le désir d'un monde meilleur. Pour Crawford, cela viendrait naturellement, en adoptant les concepts de science et de progrès : « La science est le rocher sur lequel la prochaine civilisation sera construite », déclarait-il en 1937 (Crawford 1937 : 2). Pour Massingham cependant, c'était davantage un projet conscient : « la valeur suprême de l'âge d'or en tant qu'idée, est la justification historique qu'elle donne à une conception de vie totalement différente de celles qui prévalent déjà » (Massingham 1927 : 54-5). Et parce que le discours de la science était tellement inattaquable, la compréhension de Massingham est en fait plus consciente de la façon par laquelle une telle connaissance est élaborée. (« Une seule philosophie est dominante et possède tout le pouvoir ».)

C'est un modèle qui a perduré jusqu'à ce jour, pour ceux dont la foi dans le projet scientifique reste intacte, trouvant difficile d'accepter la critique, ou même de la comprendre. « Leur position est révélatrice d'une anxiété ressentie aujourd'hui par nombre de scientifiques en sociologie, comme résultant de la dissolution des certitudes de la recherche », comme l'expose Hamilakis⁶⁶ (Atelier d'archéologie de Lampeter 1997 : 182). « Ces érudits sentent le besoin de réagir en faisant appel aux anciens critères d'objectivité, de réalité empirique, de "vérité scientifique", de logique, de "sens commun", etc. En même temps, la répugnance à accepter comme légitimes d'autres lectures archéologiques, non académiques, révèle la crainte de perdre leur autorité dans un environnement social où les académies deviennent de plus en plus marginalisées. » Ces thèmes sont examinés dans la seconde partie de mon étude.

66. Yannis Hamilakis, archéologue, université de Southampton.

II. L'ARCHÉOLOGIE ET LA PERTE DE LA CONNAISSANCE

La crise de légitimité

Qui a la bonne réponse ? la marge ou le courant officiel ? Pour Glyn Daniel, le choix était simple : « fait, foi ou fiction ? » (Daniel 1986 : 406) ; mais ces distinctions sont devenues considérablement floues depuis lors. « L'érudit est un carrier, pas un constructeur, et tout ce qu'on lui demande est d'exploiter la carrière proprement », affirmait Robert Graves dans *the White Goddess*. « Il est l'assurance du poète contre l'erreur factuelle [...] le fait n'est pas la vérité, mais un poète qui défie volontairement le fait ne peut atteindre la vérité. » Un merveilleux et arrogant constat qui, en fait, rejoint étrangement l'estimation personnelle de Crawford, selon laquelle un bon archéologue est celui qui sait qu'un travail soigneux « est doublement sûr et que seul un travail honnête compte, et il sait aussi que sa propre pierre de taille dans le temple de la connaissance s'intégrera dans un schéma qu'il ne peut totalement comprendre » (Graves 1961 (1946) : 224 ; Crawford 1921 : 226-7).

Le problème est que, ni la vérité, ni les faits ne sont ce qu'ils avaient l'habitude d'être. Travailler proprement dans la carrière était devenu impossible. Tant les vérités archéologiques que les faits archéologiques sont provisoires et de leur époque, en attendant de nouvelles interprétations, de nouvelles questions, une nouvelle « science ». « La vérité n'est pas extérieure au pouvoir », écrivait Michel Foucault. « La vérité est du monde ; elle est produite par le truchement de multiples contraintes [...] chaque société a ses "politiques générales" de la vérité [...] liées à une relation circulaire avec les systèmes de pouvoir qui la produisent et la soutiennent. » (Foucault 1977)

Les vérités « scientifiques » sont politiques. « Les croyances [...] doivent, pour cette raison, évoluer dans la direction d'une compréhension plus objective du comportement humain, si l'on veut que les sociétés technologiques survivent et soient florissantes », insiste Trigger (1989 : 401-2). Son assimilation naïve de « l'objectivité » à l'épanouissement des sociétés technologiques est très révélatrice. L'intéressante évaluation de Kathryn Denning de l'actuelle littérature anti-culte en archéologie en Amérique révèle que certains parallèles intéressants sont tracés entre la marge « anti-science » et la gauche, par ceux qui, implicitement, doivent emprunter le chemin inverse. Elle fait remarquer que l'attaque de Feder⁶⁷ dans *Irrationality and Popular Archeology*, « en appelle autant à d'autres théories aux aspects socialement indésirables, qu'à leur inadéquation scientifique, raisons pour lesquelles elles devraient être combattues, confondant apparemment les deux questions comme parties intégrantes du même problème ». Dans le même temps, *Higher Superstition: The Academic Left and its quarrels with Science* (1994) de Gross et Levitt⁶⁸ « a commencé par présenter une longue mise en accusation de membres de la "gauche académique", y compris des savants respectés dans l'étude des sciences comme Bruno Latour, dont ils sentaient qu'ils étaient non représentatifs de l'activité scientifique pour des raisons simplement issues d'une idéologie politique » (Denning 1999 : 238-9).

Nombre de tels ouvrages, argumente Denning, prétendent que « l'archéologie scientifique protégera les gens de l'injustice sociale. je considère cela comme une idée dangereuse à perpétuer car elle ignore trop facilement ce que nous savons concernant la manière dont la science fonctionne. Elle n'est ni implacablement rationnelle, ni essentiellement aimable. Donc, ce serait folie de supposer que les impératifs de l'archéologie scientifique mettraient toujours ses pratiquants du bon côté des conflits moraux [...] un examen plus poussé de leurs revendications

67. Kenneth Feder, professeur d'archéologie à la Central Connecticut State University, auteur de plusieurs livres dans lesquels il critique la pseudoarchéologie.

68. Paul R. Gross, biologiste, université de Virginie ; Norman Levitt, mathématicien, Rutgers University.

révèle qu'ils sont embourbés dans la rhétorique politique, très loin de la logique dure et froide qui devrait aller de soi. Je souligne ce point parce que je perçois ici une confusion cruciale, la suggestion que la méthode peut remplacer la conscience – une idée véritablement effrayante. » (Denning 1999)

Pensées sous influence

Les vérités archéologiques sont aussi sélectives. Avec quelque raison, les académiques du courant officiel accusent régulièrement la marge de « choisir les preuves ». Les écrivains marginaux approchent les faits du passé avec des concepts prédéterminés et, pour cette raison, hautement sélectifs, la documentation et les théories qui ne conviennent pas sont tranquillement ignorées.

Ce qui est plus rarement reconnu est que, même des archéologues réputés du courant officiel trient (inévitavelmente) les données. pour citer un exemple, tant John Barrett que Richard Bradley⁶⁹ ont, chacun de leur côté, fait peu de cas de la suggestion de Peter Ucko⁷⁰ que l'« Avenue » d'Avebury pourrait avoir été tracée pour des esprits plutôt que pour des humains, lorsqu'ils cherchaient à interpréter le monument en termes de relations de pouvoir. Maintenant que Mike Parker Pearson et Ramilisonina⁷¹ (1998) ont repris l'idée dans le contexte du culte des ancêtres, il sera intéressant de voir s'ils changent à nouveau d'opinion (Ucko et al. 1991 : 262 ; Barrett 1994 : 15 ; Bradley 1993 : 55).



La West Kennett Avenue d'Avebury (Wiltshire), dans le sud de l'Angleterre. (Jacques Gossart)

« Juger selon ses souhaits » est une accusation communément lancée par le courant officiel contre la marge : « Dans un monde où il est devenu trop dangereux pour l'humanité de se permettre de juger à l'emporte-pièce, la connaissance dérivée de l'archéologie peut même être importante

69. John C. Barrett et Richard Bradley, archéologues britanniques, respectivement attachés aux universités de Glasgow et de Reading.

70. Peter John Ucko (1938-2007), archéologue britannique, University College de Londres. Son approche originale des études archéologiques et ses prises de position idéologiques, notamment en faveur des cultures indigènes, en ont fait une figure controversée.

71. Michael Parker Pearson, archéologue anglais, fut directeur du Stonehenge Riverside Project. Ramilisonina est un archéologue malgache, qui contribua à l'étude des monuments mégalithiques européens avec Pearson.

pour sa survie. Si l'archéologie doit servir ce but, les archéologues doivent lutter contre de pesantes mauvaises habitudes, pour voir le passé tel qu'il était, non comme ils voudraient qu'il ait été. » (Trigger 1989 : 411 ; cf. Burl & Michell 1983 : 18 ; Renfrew 1989 ; Ruggles 1999 : 8)

De même, les ex-chasseurs de leys critiquent leur camp en vue d'imposer des vues modernes sur la préhistoire. Pour Danny Sullivan, ceci n'est « rien d'autre que de l'impérialisme culturel rétrospectif ». Paul Devereux est tout aussi catégorique : « la nature des paysages et des sites sacrés n'est pas négociable. Ce ne sont pas des jouets pour jeux cérébraux de la fin du XX^e siècle », tandis que pour Robin Heath⁷², « La seule chose importante est que nous obtenions un meilleur aperçu du passé. Ainsi, nous découvrons qui nous sommes réellement. » (Sullivan 1998 (1997) : 46 ; Devereux 1997 : 24 ; Heath com.pers.)

Le problème est que toute tentative de comprendre le passé nous parvient au travers de nombreux filtres, issus de la compréhension actuelle. Il n'y a plus la moindre chance que quiconque – archéologue ou autre – soit en mesure de proposer une interprétation définitive de la culture passée, qui défierait les critiques et la critique : il n'y a pas de passé objectif unique avec lequel nous puissions nous connecter d'une manière qui convaincrait tout un chacun. Tous les passés – comme tous les présents – sont partiels, c'est pourquoi le passé a toujours été utilisé pour fournir une légitimation aux concepts des jours présents.

La pensée subordonnée aux souhaits relève d'un tel concept. Déjà en 1927, Massingham était conscient que son « âge d'or » était un manifeste pour un monde meilleur (Massingham 1927 : 54-5) ; les défenseurs du noble sauvage, imaginé à la conférence *Man the Hunter*, étaient à franchement parler à peine moins explicites dans le discours du modèle « Mobile Neolithic » déjà évoqué.

Maintenant, c'est aussi penser sous influence qu'imaginer, par exemple, que le Wessex néolithique était conçu en termes de masses de population également réparties, idée favorite des planificateurs d'avant-guerre. C'était la fameuse suggestion avancée en 1973 par Colin Renfrew, qui avait réinterprété la carte de la plaine de Salisbury en termes de polygones de Thiessen, chacun centré sur un *long barrow*⁷³ (Renfrew 1973). La notion selon laquelle la société néolithique était organisée en termes de chefferies, avec des territoires bien définis et approximativement égaux, ne paraissait sensée que parce que c'est ainsi que le monde semblait organisé en 1973. Quelle que soit son idiosyncrasie, et contrairement à la vision de la plaine de Salisbury de Renfrew, l'interprétation de Katherine Maltwood du paysage de Glastonbury avait au moins comme qualité de reconnaître que la préhistoire était largement différente du présent.

Les vérités archéologiques sont construites à partir de données. « Il faut exiger des faits » était la réplique de Colin Renfrew au « relativisme rampant » de Shanks et Tilley⁷⁴, lequel, dans son « refus délibéré du souci d'objectivité, son adoption politique assumée du passé tel que souhaité [...], ne possède aucun critère lui permettant de rejeter les prédictions astrologiques, les lignes de leys, les chariots des dieux de l'autre archéologie » (Renfrew 1989 : 36).

Plusieurs éminents archéologues post-processuels continuent à soutenir, selon les mots de Bender, « que le monde matériel a une intégrité et donc offre une résistance à toutes sortes

72. Écrivain et astrologue.

73. Tumulus allongé, de forme rectangulaire ou trapézoïdale. Voir par exemple *Kadath* n° 85 : « Enseignements récoltés dans les *henges* des îles Britanniques ».

74. Michael Shanks, archéologue, Stanford Archaeology Center ; Chris Tilley, archéologue, University College de Londres.



Un exemple de long barrow : le West Kennet Long Barrow, près d'Avebury. (Jacques Gossart)

d'interprétations » (Bender com. pers.). Mais l'intégrité de ce monde lui-même compte sur l'interprétation ; la signification de plusieurs éléments matériels a radicalement changé avec le réétalonnage de la mesure par radiocarbone, et il est bien possible que quelque future révision de la « science rigoureuse » aura des répercussions similaires.

Des données sans interprétation sont dépourvues de sens ; comme le dit Ian Hodder, « il ne peut y avoir de vérifications de ces interprétations parce que les données elles-mêmes sont formulées dans ce cadre et sont une partie du même argument que les théories. Spéculation et subjectivité font par conséquent partie du « processus scientifique » (Hodder 1984). C'est pourquoi, l'interprétation est de l'art. Pas *un* art : simplement de l'art. L'archéologie crée des vérités : c'est une façon de « raconter » le passé ; il y en a d'autres. De nombreuses personnes aiment les récits que racontent les archéologues. Il en est qui préfèrent d'autres sortes d'histoires. Certains, comme moi, aiment les deux.

À l'intérieur ou à l'extérieur

« Nous acceptons et soutenons au moins le relativisme épistémique, à la fois comme un véritable état actuel des affaires et comme un cadre constructif et créatif pour une bonne compréhension », concluait en 1997 l'Atelier d'archéologie de Lampeter. « Aucun travail n'est produit dans un *vacuum* socio-historique ; toutes les interprétations et connaissances sont finalement locales et il n'y a pas de demande pour une vérité finale, éternelle et universelle. » L'atelier n'a pas été convaincu par l'opinion de Ian Hodder, selon laquelle « une adhésion totale au relativisme ne peut être soutenue par une discipline qui cherche à conserver une position d'autorité, de laquelle on peut s'exprimer et exercer le pouvoir. Le pouvoir disciplinaire et l'autorité peuvent tourner à la répression et doivent rester ouverts à la critique, mais ils peuvent aussi promouvoir. L'archéologue est en mesure d'agir dans le monde à partir d'une position d'autorité disciplinaire. » Un argument circulaire, qui semble à peine signifier que les archéologues devraient accepter l'autorité qui leur est offerte simplement parce qu'elle est disponible. Comme se le demandait Bill Sillars⁷⁵, à propos d'un engagement possible avec les marginaux : « N'avons- nous pas été assez courageux pour questionner la validité de l'archéologie en tant que discipline. Le devrions-nous ? » (Hodder

75. Archéologue, enseignant à l'University College de Londres, connu pour ses travaux sur les civilisations andines.

1992 : 170 ; Atelier d'archéologie de Lampeter 1997 : 175, 184).

De T.C. Lethbridge à Julian Cope, de Tony Wedd à Cheryl Straffon, d'Elliot Smith à Michael Dames, de nombreux archéologues « alternatifs » se sont montrés tout à fait explicites dans leur opposition aux croyances et valeurs du courant officiel.

Assez souvent, cela prend la forme de « l'outsider solitaire » qui, libéré du dogme du courant officiel, peut offrir un paradigme totalement différent. Ainsi que le présente Robin Heath : « Qu'est-ce que "l'archéologie marginale", sinon un groupe d'âmes qui travaillent en dehors des axiomes normaux. Tout autre sujet a ses dissidents, qui en font autant et viennent parfois avec de bonnes choses (Bill Gates étant un bon exemple) [...] on ne devrait pas patauger dans le sillage d'un sujet quand le flux principal emporte celui-ci plus en avant, et les archéologues peuvent justement manquer une part, la plus importante en quatre siècles, de l'action dans leur propre domaine. » (Heath com. pers.)

Pour de nombreux autres cependant, il a existé un thème constant de résistance à la machine et à une société « normative ». Cela a été particulièrement vrai une fois que le processualisme devint dominant, avec sa foi explicite dans l'interprétation scientifique ; à ce moment, l'archéologie orthodoxe devint un foyer d'opposition à ceux qui cherchaient des voies alternatives de vision et de perception du monde. Comme Kathryn Denning s'en aperçut, de nombreux marginaux « ne désirent pas faire partie des institutions dont ils rejettent la légitimité. (Il est possible de surestimer l'importance d'une éducation formelle !). D'après mon expérience, un nombre significatif des mystiques de la terre seraient positivement horrifiés à la perspective d'incorporation à une institution académique structurée. » (Denning)

Certains ont une aversion marquée à l'égard des prétentions institutionnelles, d'être là où l'on se doit. Rodney Castleden⁷⁶, qui se considère comme à « mi-chemin » entre les marginaux et le courant officiel, se plaint que « ce qui est le pire, c'est la jalousie professionnelle et au mieux, l'orgueil professionnel. En archéologie, il y a, comme dans la plupart des autres domaines d'activité, une tendance à essayer de constituer un territoire en vue d'y faire la police [...] Les intéressés s'efforcent de coller une étiquette sur leurs collègues, certains étant "ok" et les autres – les rebelles, renégats pas tout à fait assez bons et les outsiders – étant "non ok". » (Castleden com. pers.).

Michael Dames remarque que tout le concept de « marge et courant officiel » est lui-même la marque de la suffisance du courant officiel : « les institutions définissent habituellement leurs propres centres et marges comme s'ils avaient quelque valeur absolue, et prennent d'arrogantes libertés avec ces âmes ignorantes, errant (comme ils le supposent à tort) en bordure de leur glorieuse lumière. » (Dames com. pers.) Pour lui, « dans leur ensemble, les présomptions méthodologiques de l'archéologie, en tant que discipline, sont mal conçues et inappropriées, spécialement quand elles sont appliquées à l'ère préhistorique. Étriqués dans leur vision, largement indifférents aux mythes et à l'expression religieuse, obsédés par le temps linéaire comme distinct du temps cyclique, analytiques plutôt que synthétiques en matière de perspectives ; tant les membres du ghetto archéologique que ceux de sa marge, acharnés à gravir les échelons, illustrent à quel point le réductionnisme pseudo-scientifique peut éloigner nos naïfs experts de la poésie universelle des temps anciens, laquelle est toujours accessible à ceux qui jouissent de la liberté de vagabonder, libres de toute appartenance à une chapelle. » (Dames com. pers.)

Fiers de leur savoir, souvent gagnant autant, si pas plus, grâce à leurs écrits, que la plupart des

76. Archéologue et écrivain, auteur entre autres d'ouvrages sur le néolithique de Grande-Bretagne et la civilisation minoenne.

archéologues « professionnels », beaucoup de marginaux se considèrent comme « indiscernables des archéologues du courant officiel, excepté qu'ils sont libérés de la structure du dogme et de la loyauté salariale », ainsi que l'exprime Heath. Ils ressentent peu le besoin d'une accréditation formelle (Denning) et, en effet, sont davantage portés à vanter leur indépendance qu'à la déplorer. « Je sens que ma force est de rester en dehors de la meute la plupart du temps » dit Heath ; Paul Devereux se voit comme un « ministre sans portefeuille » et Castleden également : « Comme je le considère, je suis un intermédiaire, je suis le messenger ». (Heath, Devereux, Castleden com.pers.). Cependant les écrivains marginaux aimeraient certainement disposer de cette « accessibilité » que l'autorité disciplinaire peut délivrer : « les archéologues ont un accès privilégié aux sites, aux artefacts, aux subsides, au pouvoir de la légitimité, à l'influence politique et aux cerveaux des étudiants », comme le dit Denning. (Denning 1999 : 348-9). L'obtiendront-ils ?

Débat ouvert ?

L'autorité que les académiciens revendiquent dépend essentiellement de la libéralisation de leurs débats. L'académisme, au mieux, est essentiellement une approche ; un désir de recherche aussi scrupuleuse et consciencieuse que possible de sujets ; désir ensuite de soumettre ces sujets à l'examen et à la critique de tous, et de nos jours, sans ces velléités sous-jacentes de vérités universelles avec lesquelles on peut envoyer ses collègues au tapis, et sans le désir de démontrer la « supériorité » d'une approche sur une autre.

À l'évidence, de nombreux archéologues sont très heureux de parler aux marginaux. « Si l'archéologie est subjective et réflexive, alors "logiquement", il doit y avoir d'autres voix, d'autres compréhensions que l'on devrait écouter », affirme Barbara Bender. « Étant donné que l'archéologie est un mode de pensée régissant les recherches sur le passé, qui prend ses racines dans un endroit et un temps historiquement particuliers, nous ne pouvons présumer que notre voie est nécessairement justifiée. » (Bender com. pers.) Julian Thomas⁷⁷ croit de même en la nécessité d'un débat ouvert.

« Les archéologues sont davantage portés à accepter qu'il n'y a pas une réponse unique à nos questions concernant le passé. Il peut y avoir une variété d'approches différentes qui, toutes, peuvent nous apprendre quelque chose d'utile. Ou alternativement, nous pouvons avoir des raisons de distinguer entre ce qui est, ou n'est pas, une bonne explication du passé, mais nous sommes à tout le moins d'accord de laisser à chacun sa conception. Il ne s'ensuit pas que les points de vue les plus utiles soient toujours émis par les instances universitaires d'archéologie. Ce qui est important est qu'une perspective différente peut parfois être intéressante ou même inspirante. Ainsi, je préférerais voir ce qu'il en advient dans le cadre d'un large échange de vues, dans lequel les archéologues du courant officiel et de la "marge" sont tous concernés, et que tous soient en désaccord les uns avec les autres, plutôt qu'opposés dans une simple division entre deux « camps », à l'intérieur desquels chacun pense généralement à peu près la même chose. » (Thomas com. pers.)

Les choses ont certainement grandement évolué depuis le silence volontaire de Crawford, ou l'opposition obstinée de Daniel. En 1983, Williamson et Bellamy ont, au moins, examiné avec sérieux les idées de la marge, même s'ils ne cherchaient pas à les discuter. Le *Who owns Stonehenge?* de Chippindale (1990) était un authentique essai de non conformisme, bien que les collaborateurs, tant officiels que marginaux, aient été confinés dans des chapitres autonomes et hermétiquement cloisonnés. *Riddles in Stone* de Hayman (1997) traite les idées hétérodoxes avec sympathie et en profondeur, mais on n'y trouve aucune tentative de discussion.

77. Archéologue, professeur à l'université de Manchester.

Stonehenge: Making Space de Bender (1998), en même temps que l'exposition dont elle relate les retombées, est nettement plus à propos. Les idées et opinions des activistes de la marge – ses « *free festivalers* » – s'y voient donner une importance égale à celle des érudits complaisants, comme Chris Tilley et Ronald Hutton, dans un récit dont le déploiement reflète l'évolution de sa propre pensée. Pour le lecteur profane, le problème est ici à l'opposé de celui de *Who owns Stonehenge?* : il manque aux voix venant des marginaux, la gravité et la connaissance nécessaires pour que leurs opinions fassent jeu égal avec celles des archéologues. Nous attendons toujours des livres écrits en commun par des écrivains populaires des deux côtés de la barrière : Dames et Whittle⁷⁸ sur Avebury par exemple, ou Bradley et Devereux sur pratiquement n'importe quoi. Mais cela n'arrivera probablement pas parce que, comme le dit Michell, « Dans chaque activité, profession et département de savoir, les professionnels forment un groupe plus ou moins exclusif, établissent des orthodoxies et en débattent entre eux. Leurs discussions sont en théorie ouvertes à tous mais en fait, les professionnels ne sont pas très portés à écouter les outsiders. » (Michell com. pers.)

L'accès aux débats signifie l'accès à la tribune qui, compte tenu de l'indifférence de la plupart des archéologues aux publications de la marge, concerne en pratique la poignée de parutions qui sont largement lues par les archéologues. Quand Paul Devereux est cité dans la littérature archéologique, c'est toujours le même élément qu'on voit : l'article auquel Chippindale donna ses lettres de noblesse en le publiant dans *Antiquity*. Mais les contributions de la marge ont été notablement absentes des pages de cet auguste organe depuis l'expérience de Chippindale en 1991 et, aux yeux des auteurs auxquels manque l'*imprimatur* académique, les comptes rendus dans la presse ne traitent pas leurs travaux de la même façon que ceux des officiels qui disposent de cet *imprimatur*.

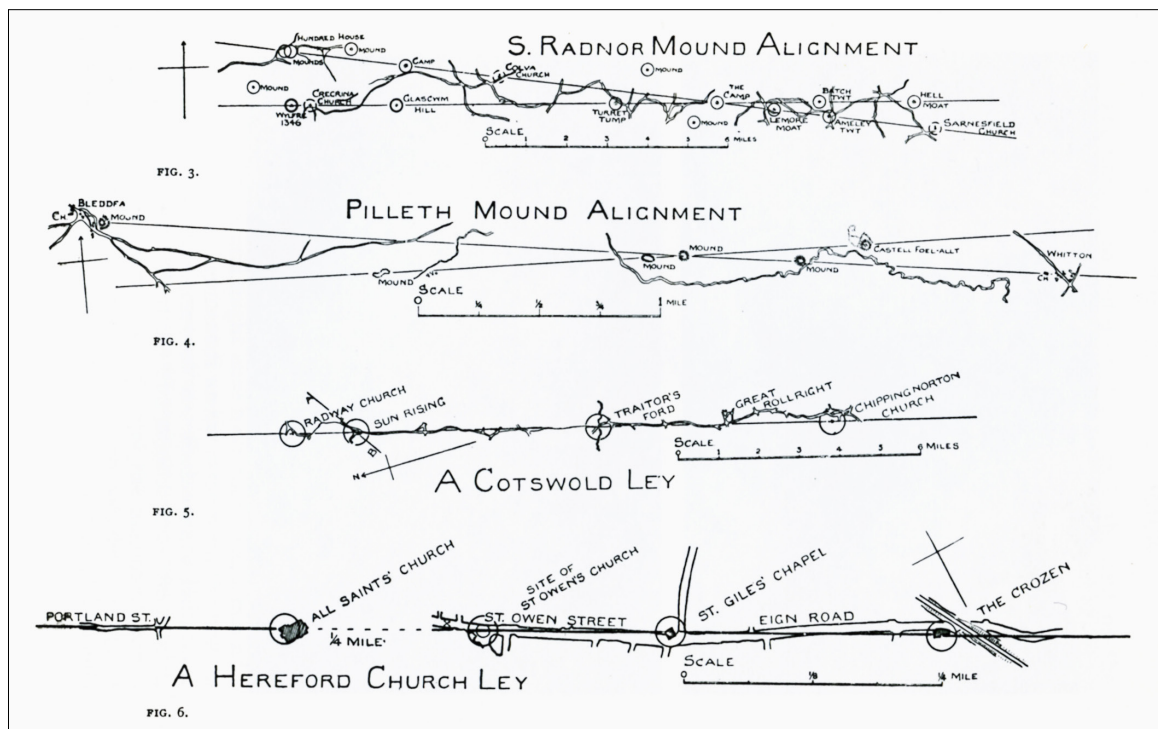
« Ma position vis-à-vis d'*Antiquity* définit et décrit mon statut vis-à-vis de l'archéologie », écrit Rodney Castleden. « Mes livres ne sont habituellement pas passés en revue dans ses pages ; lorsqu'ils le sont, ils sont traités de loin plus sévèrement qu'il n'est nécessaire. » Devereux acquiesce : « la critique de mon *The Long Trip* dans *Antiquity* fut très bonne, excepté à la fin, quand l'auteur a craché quelque chose comme : « [...] mais venant de Devereux, il y a des lignes de leys partout ». C'était un coup bas, étant donné que je suis celui qui a démoli l'idée New Age de "ley lines" et que, dans mon livre, j'ai seulement mentionné des caractéristiques archéologiques. Il a lu ce qu'il avait à l'esprit, pas ce qu'il y avait sur la page. Ainsi, dans le courant officiel, on trouve encore beaucoup d'ignorance, née de perceptions non actualisées (et une incapacité à se tenir au courant de notre littérature – parce qu'ils croient qu'il n'y a là rien de valable pour eux). » (Castleden, Devereux com. pers.)

L'ignorance des écrits de la marge par le courant officiel a eu pour conséquence que les archéologues professionnels ont absorbé tardivement de nombreuses idées qui circulaient, depuis des années, dans le monde au-delà de la barrière. Watkins par exemple remarqua des similarités morphologiques entre les pierres levées et les sommets de collines, soixante-dix ans avant Chris Tilley (Watkins 1925 : 19-20). La suggestion de Colin Richards⁷⁹, selon laquelle les monuments d'enceinte étaient, à l'origine, en relation étroite avec l'eau (Richards 1996), avait été énoncée vingt ans plus tôt par Michael Dames, dans son analyse du paysage d'Avebury (Dames 1976 : 57-8 ; Dames 1996 (1977) : 132-4). Si l'œuvre de Dames avait paru dans *Antiquity* ou *PPS*, ou même dans *Current Archaeology*, Richards aurait alors été coupable de plagiat. Cela étant, Dames est en sécurité au-delà de la barrière et, pour cette raison, reste largement non lu parmi les archéologues. Barbara Bender « n'avait jamais entendu parler de tout cela », jusqu'à ce que

78. Alasdair Whittle, professeur d'archéologie à l'université de Cardiff.

79. Professeur d'archéologie à l'université de Manchester.

Ronald Hutton lui parle du travail de Dames (Bender 1998 : 185) ; il est charitable de croire qu'il en était de même pour Richards.



Quatre exemples de diagrammes de leys d'après les relevés de terrain d'Alfred Watkins et de ses compagnons du Old Straight Track Club, croquis réalisés par W. H. McKaig. (Methuen & Co. Ltd. 1925, Abacus 1974)

Dans l'ensemble, les archéologues du courant officiel sont contraints par le souci de soigner leur réputation s'ils veulent accéder aux publications qui comptent, aux subsides pour leurs projets, ou tout simplement pour conserver leur job. C'est aussi cela qui empêche les archéologues d'admettre les pratiques des marginaux comme, par exemple, la rhabdomancie. Cela ne les empêche pas nécessairement d'en faire usage, mais ils s'assurent principalement de garder ces pratiques secrètes – ou ils discutent de leur déviance seulement sur Internet, ainsi que l'a découvert Kathryn Denning : « les tabous tacites à l'égard de la publication formelle d'opinions non orthodoxes sont parfois ignorés dans le cyberspace [...] c'est comme si le désaveu de tendances excentriques constituait une exigence pour le privilège de se maintenir au sein de la fraternité archéologique. » (Denning 1999 : 228)

Castleden a également trouvé une contradiction entre les attitudes privées ou publiques : « Un des comploteurs de Cambridge (qui devrait peut-être rester anonyme) a écrit une assez longue critique de mon ouvrage *The Making of Stonehenge* (ce n'était pas dans *Antiquity*), qui était en grande partie prudemment positive, mais je soupçonne qu'il avait peur de provoquer ses collègues en me classant parmi les lunatiques marginaux. Il a mis en exergue ce qu'il considérait comme une erreur, dans ma description des monuments de la région de Stonehenge, laquelle démontrait une préférence générale pour une orientation est/nord-est. Ce faisant, il a adroitement montré qu'il était prêt à examiner le travail d'un lunatique de la marge de la même manière que celui d'un collègue patenté de Cambridge, mais finalement, hélas, a dû le rejeter. Il en fut autrement dans la correspondance privée : il s'y dit prêt à concéder qu'il chicanait et que je pourrais avoir raison. » (Castleden com. pers.)

Des discussions infinies

Le débat est en soi un concept académique, un jeu avec des règles qui ont été prédéterminées au sein de l'académie. « Pour discuter d'une matière de façon sensée, il doit y avoir un cadre commun minimum de règles épistémiques », suggérait le Lampeter Archeology Workshop. « Si nous ne sommes pas d'accord avec ces règles, alors nous ne pouvons pas tenir un débat. » Il y a donc peu d'intérêt à dialoguer avec des néo-païens concernant Stonehenge par exemple, parce qu'ils ont un cadre épistémique différent. Au-delà d'un certain point minimal, il est probablement stérile de tenter de les persuader de leur erreur, ou eux de la nôtre ; ce sont des discussions sans limites. » (Lampeter Archeology Workshop 1997 : 172-3)

Ici, on présume qu'un parti doit être « juste » et l'autre « faux », ce qui, une fois l'absence de « vérité objective » reconnue, semble contradictoire et hors de propos. Si l'archéologie est conçue comme une pratique dans le présent, sans buts absolus à atteindre, alors il n'y a plus de raison d'exclure les gens dont les motifs de s'intéresser au passé sont très différents de ceux de l'archéologie officielle. Se basant sur le travail de Michael Oakeshott⁸⁰, le pragmatique philosophe américain Richard Rorty estime que c'est le débat lui-même qui est important : « L'herméneutique voit les relations entre les discours variés comme étant des liens dans une conversation possible, une conversation qui ne présuppose pas de matrice disciplinaire qui unisse les orateurs, mais où l'espoir d'accord n'est jamais perdu aussi longtemps que dure la conversation [...] L'épistémologie considère les participants comme unis dans ce que Oakeshott appelle une *universitas* – un groupe uni par des intérêts mutuels à atteindre un résultat commun. L'herméneutique, elle, perçoit comme unis dans ce qu'elle appelle une *societas*, des personnes dont les chemins de vie se sont croisés, unis par la courtoisie plutôt que par un but commun, et encore moins par une appartenance commune. » (Rorty 1979 : 318, cité dans Denning)

Ce n'est pas qu'il y ait quelque chose de neuf dans cela, du moins au-delà des limites de l'académie. « La première chose à faire quand vous rencontrez quelqu'un qui, apparemment, est sur une planète tout à fait différente de la vôtre, est de vous focaliser sur des relations humaines ordinaires avec lui », comme le dit Jeremy Harte. « Par égard pour les gens, nous passons sous silence les questions de réalité objective – sans parler de sujets plus importants, comme la religion. Appelez cela pluralisme si vous voulez, mais ne vous imaginez pas qu'il s'agit d'une invention des post-processualistes. Toute relation entre un hindou et un musulman par exemple, illustre l'habileté humaine à négocier en contournant des choses essentielles comme la vérité et le salut pour sauvegarder l'amitié. » (Harte com. pers.) Aubrey Burl et John Michell n'ont pas réussi, en 1983, à trouver beaucoup d'affinités au cours de leur débat dans *Popular Archeology*. Comme l'expose Burl : « Nous étions comme les deux ménagères de Sydney Smith⁸¹ s'invectivant depuis leur fenêtre, de part et d'autre de la rue. Elles ne seront jamais d'accord, écrivait cet ecclésiastique, car elles argumentent au départ de prémisses⁸² différentes. Nous faisons de même. » (Burl & Michell 1983 : 18) Toutefois, cela n'a pas empêché Burl et Michell d'apprécier leur « *Great Debate* », et ils sont toujours restés en bons termes depuis (Burl com. pers.).

Le pragmatisme comme base de discussion

Les spécialistes en études culturelles ont forgé le terme « *hybridity* » pour aider à expliquer la diversité des influences culturelles qui alimentent les compréhensions contemporaines du

80. Michael Joseph Oakeshott (1901-1990), philosophe anglais qui s'intéressa entre autres à la philosophie de l'histoire.

81. Sydney Smith (1771-1845), écrivain et pasteur anglican.

82. L'auteur fait ici un jeu de mots intraduisible en français, *premises* ayant en anglais le double sens de « prémisses » et « locaux ».

monde. Le concept de Paul Gilroy⁸³ de « *Roots or Routes?* » semble particulièrement pertinent dans le cadre de l'archéologie. Forgé, comme il le dit, « pour désavouer les dangereuses obsessions de pureté raciale qui circulent à l'intérieur et à l'extérieur du monde politique noir », Gilroy prend le développement de la musique noire comme un exemple de la futilité de vouloir trouver une « authenticité » africaine (Gilroy 1994 : xi, 96-7).

La même chose s'applique aux histoires composites que les gens racontent à propos du passé. Par exemple, essayer de démêler le cycle arthurien afin de découvrir les restes de quelque « authentique » chef de l'âge sombre, est aussi futile que de faire bouillir du whisky ; c'est nier les richesses allégoriques que la légende a accumulées et continue d'accumuler et, franchement, cela ajoute peu à notre compréhension de leur *signification*. De même, réduire la mythologie de la Déesse-mère à un jeu d'interprétations erronées de la documentation, non seulement présume que les archéologues en ont une compréhension privilégiée mais, plus important encore, rabaisse la portée de ces idées dans le présent. Lyne Meskell⁸⁴ affirme avec justesse que « nous ne devrions pas attendre de définir un code rigide et unitaire qui s'applique à tous les contextes, mais plutôt d'identifier la structure de la pensée chez des sociétés particulières, et de comprendre leur situation sociale » ; propos quelque peu dévalorisés par son affirmation selon laquelle « retisser un passé de fiction avec des prétentions de preuves scientifiques est tout simplement irresponsable » (Meskell 1995 : 74, 84). Une fois constaté que les affirmations scientifiques sont des créatures glissantes dans les mains de n'importe qui, sa propre position commence à avoir l'air un peu rigide et unitaire. Comprendre non seulement le développement de la mythologie de la Déesse, mais aussi l'esprit qui le nourrit, est grandement utile pour notre compréhension actuelle du passé et la façon dont il a été construit.

Il est important d'insister sur le fait que les consommateurs des idées de la marge sont au moins aussi critiques que ceux qui se nourrissent des concepts du courant officiel. Des auteurs des deux bords peuvent étayer leurs causes en termes de certitude et conviction, mais les lecteurs de la marge sont moins respectueux. Jeremy Harte maintient que la plupart des chasseurs de leys « les utilisent comme des voies royales pour l'imagination » et Hilary Jones, de la Stonehenge Campaign, confia à Barbara Bender que « nous ne cherchons pas la vérité, nous cherchons des éléments utilisables, et des éléments pertinents, et des éléments personnels, et nous goûtons [...] Nous n'avons pas besoin d'être corrects chaque fois que nous parlons, nous n'avons pas besoin que les gens auxquels nous parlons soient les personnes appropriées, parce que nous réutilisons, nous ne redécouvrons pas. » (Harte com. pers. ; Bender 1998 : 95)

Cette mise en avant pragmatique de la réutilisation a sa contrepartie dans l'archéologie officielle. Traditionnellement, l'archéologie a été très concernée par les origines ; trouver le but initial d'un site, par exemple. Cela a eu pour effet de simplifier et de réduire des processus très complexes en masses de données apparemment comparables, mais cela entraîne une sélection délibérée, à l'exclusion de nombreuses autres possibilités. Actuellement, il y a beaucoup plus de débats intéressants dans le courant officiel, qui tentent de mettre de côté cette mise en avant des « origines » des monuments au profit de leur « réutilisation ». « Si nous sommes intéressés par la signification des monuments » écrivent Gazin-Schwartz et Holtorf⁸⁵, « c'est notre tâche comme archéologues d'étudier l'histoire complète des monuments plutôt que de restreindre notre intérêt aux motivations qui ont conduit à leur construction initiale. » (Gazin-Schwartz & Holtorf 2000 : 15)

83. Paul Gilroy est professeur de littérature anglaise et américaine au King's College de Londres. Il est l'auteur entre autres de *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, une étude de l'histoire intellectuelle de l'Afrique et de sa construction culturelle.

84. Professeur d'anthropologie à l'université de Stanford.

85. Amy Gazin-Schwartz, professeur d'anthropologie à l'Assumption College ; Cornelius Holtorf, archéologue et anthropologue, Linnaeus University (Suède).

Cela comprend l'interprétation de leur signification en fonction des perceptions actuelles. Comme l'écrit Denning : « Les compréhensions modernes locales peuvent aussi souligner le fait que des objets, tout comme des sites, sont généralement perçus différemment, selon la manière dont un archéologue insiste pour les voir » ; prendre ceci en compte de cela peut instruire la compréhension du point de vue archéologique, parce que cela « permet un engagement véritable vis-à-vis des traditions locales plutôt qu'un simple respect non engagé et non informé pour elles. » (Denning 1999 : 355)

Barbara Bender suggère que le néo-paganisme moderne peut avoir beaucoup à apprendre aux archéologues, concernant la manière dont les monuments peuvent avoir été utilisés « à l'origine » et réutilisés, réinterprétés, dans le passé : « Si le passé est toujours le présent-passé, alors nous devons combattre le désir de le mettre en boîte, de congeler le passé et de produire des séquences linéaires. Si le passé devient alors quelque chose qui "a vécu", ceux qui désirent utiliser les sites préhistoriques pour l'adoration, la célébration et quoi que ce soit d'autre, sont peut-être plus créatifs que ceux qui désirent conserver les sites dans la gelée [...] si les archéologues doivent être davantage imaginatifs quant à la façon dont ils utilisent les données ou même à aller plus loin que les données. Si nous acceptons que les conceptions populaires (actuelles et de jadis) affectent chaque chose, alors, eux et nous, faisons quelque chose de plus et les reconsidérations ésotériques, spirituelles, astronomiques, etc. offertes par la marge pourraient – à tout le moins – être examinées. » (Bender com. pers.)

Trouver des modèles

Ian Hodder affirme que « les données peuvent ne pas être objectives mais elles sont réelles, car existant hors du regard que nous portons sur elles. Les archéologues découvrent souvent des modèles inattendus. » (Hodder 1992 : 89) Cependant, la question est que l'événement, de même que le processus de la découverte elle-même, sont subjectifs : c'est un arrangement des faits en vue de rencontrer le but poursuivi. Les érudits et les pêcheurs créent des modèles au départ d'idées et de matériaux qu'ils trouvent autour d'eux, et les « faits objectifs » sont simplement quelques-uns d'entre eux, introduits pour authentifier des récits de toutes sortes, depuis les romans jusqu'aux rapports de fouilles. Comme le fait remarquer Kathryn Denning : « créer des histoires est une activité humaine normale. » (Denning 1999 : 238)

Ici, on peut noter une parenté avec, par exemple, la « grammaire poétique » de Robert Graves, dans laquelle les « faits » du passé sont réassemblés pour donner une cohérence interne à une narration, laquelle peut être traitée à différents niveaux : elle peut être intrinsèquement enrichissante, dans la façon dont une chose pourrait, en toute sécurité, être attribuée au royaume de l'art, mais c'est aussi une méthode effective d'en donner un aperçu et sa compréhension, cela à différents niveaux. Michael Dames appelle ce procédé « polyphonie », dans lequel une image peut toucher la corde sensible dans une autre région (Dames 1999a). Son approche ne dépend pas de la découverte d'interprétations « correctes » : « la grande valeur des symboles est qu'ils peuvent signifier toutes sortes de choses simultanément. » (relevé dans Oakland 1998 : 4).

Chris Tilley est un archéologue du courant académique qui s'est attaché à la vision intime que l'art peut offrir à l'archéologie. Il a été très impressionné par le travail des artistes du paysage environnant, « dont nous pouvons apprendre quelque chose concernant les mégalithes ». Tilley a aidé à mettre sur pied un projet d'art du paysage à Leskernick⁸⁶, incluant, entre autres, l'enveloppement des rochers et des pierres levées à la façon de l'artiste Christo. Il affirme que « la production d'œuvres d'art dans le présent [...] nous permet de nous engager activement dans

86. Site archéologique de l'âge du bronze, situé dans le nord des Cornouailles, remarquable par la très bonne conservation des quarante-quatre habitations composant le village.

le passé, et ce d'une manière originale qui agit comme un moyen puissant pour l'interprétation du passé dans le présent [...], et qui débouche sur de nouvelles significations. » (Tilley 1993 : 51, 1998)

La poursuite de l'authenticité est devenue plus qu'un peu suspecte. Toutes les idées, même les plus érudites, sont inévitablement descendues en flammes par les idées des autres, selon l'expression mémorable de Hebdige⁸⁷ : « La pureté du texte a laissé place à la promiscuité de l'intertexte. » (Hebdige 1994 : 389) L'obsession de l'authentification des faits est elle-même située historiquement : c'est un phénomène similaire au siècle des Lumières, affirment Gazin-Schwartz et Holtorf (2000 : 14), développé et affiné à la fin du XIX^e siècle, dans le but de légitimer de nouvelles disciplines. L'archéologie pourrait être vue comme ayant été explicitement choisie pour authentifier certaines vues du monde, en appelant à des critères « d'objectivité » qui jouissent de moins en moins de respect tant à l'intérieur qu'en dehors du monde académique. En l'absence de ces critères, que reste-t-il ? Mike Shanks (1992 : 36) s'interroge : « Les archéologues, ayant perdu l'autorité due à l'objectivité des sources matérielles, seront-ils mis sur pied d'égalité avec les romanciers et les mystiques ? » Certainement, la réponse est qu'il y a toujours une place pour une objectivité apparente parce que beaucoup de gens aiment les histoires que les archéologues du courant officiel ont à raconter : selon les termes de Michael Dames (1992 : 10), « l'idée d'objectivité apparaît comme une parmi de nombreuses manières de raconter des histoires. »

En guise de conclusion

Le passé est le terrain de jeu du présent et, comme tel, c'est un espace merveilleusement rempli d'inconséquences. La préhistoire moderne est diverse et passionnante, pleine de contradictions et plus encore ; un phénomène que la marge – considérée comme un ensemble disparate de diverses extravagantes visions du passé – a effectivement mis en évidence depuis longtemps.

Des deux côtés de la frontière, certaines personnes estimeront toujours que les deux approches sont, en fin de compte, inconciliables, mais elles sont aussi complémentaires et ont beaucoup à apprendre l'une à l'autre. Les deux « clans » partagent une curiosité profonde envers le passé ; tous deux jouent dans la même cour. « Ce n'est pas par plaisir que les archéologues grattent patiemment » assurent plutôt pompeusement Williamson et Bellamy (1983 : 71), mais pour quelle autre raison des personnes d'une grande intelligence choisissent-elles des carrières dans un domaine où les salaires ne sont qu'une fraction de ce qu'ils sont ailleurs ? Je préfère la position de Crawford : « Et quel est, cher lecteur, l'utilité de l'archéologie ? Aussi bien, on pourrait demander à l'artiste l'utilité de peindre des tableaux ou au musicien l'utilité d'un orgue. » (Crawford 1921 : 225)

Personnellement, je trouve les deux approches stimulantes et fascinantes, toutes deux font parties de ma culture et je n'ai aucun désir de placer une approche au-dessus de l'autre. Toutes deux ont des vérités partielles à offrir ; toutes deux enrichissent ma compréhension de la vie, de l'univers et de toutes choses. « Accord est illusion, harmonie est réalité », dit John Michell (relevé dans Nicholson 1987 : 47). Il faut de nombreux instruments pour faire un bon orchestre.

© Runetree Press (Grande-Bretagne) 2006. Traduit de l'anglais par Marcelle Gerday, adapté et annoté par Jacques Gossart. Avec l'autorisation de l'auteur et de Rose Heaword pour l'éditeur.

Design et mise en pages : Jean Leroy

Nos remerciements à Robert Dehon pour sa contribution à la réalisation de ce dossier.

87. Richard « Dick » Hebdige, sociologue britannique, théoricien des médias et des sous-cultures.

Postface : De la réalité au trompe-l'œil

Depuis Watkins jusqu'à la dernière guerre, l'inventaire des leys reste une occupation somme toute marginale de gentlemen, et qui se conclut le soir, au club, par un single malt. À l'heure actuelle, l'affaire est quasiment connue de la planète entière grâce au développement de l'Internet, tout en demeurant malgré tout un apanage anglo-saxon. Adam Stout a brossé ici un tableau, certes précis et évocateur, n'hésitant pas à y introduire une touche d'humour, mais navigant au plus près du vent, sans trop faire de remous. Il l'écrit d'ailleurs : il apprécie avoir les pieds de part et d'autre de la frontière. Serait-ce une sorte de timidité à choisir réellement son camp ? Un choix aussi respectable qu'un autre, mais « un fait vaut plus qu'un Lord-maire » selon le dicton anglais. Et il y en a plusieurs, des faits.

Crevons la toile immédiatement : les efforts, pour autant qu'ils soient sincères, des investigateurs amateurs sont irrémédiablement pollués par l'Internet, où on peut surfer sur des centaines de sites ou bloguer sur autant de forums, animés la plupart du temps par des individus dont l'entendement voisine celui d'une pierre levée... Malgré une production littéraire étonnante dans le monde de l'édition anglo-saxonne, y compris les « fanzines », à ce jour aucune des thèses annoncées avec la ferveur du converti n'a été confirmée par l'archéologie académique ou n'importe quelle autre instance scientifique. Certains y verront bien sûr une conspiration : c'est le refuge béni des charlatans.

Enfin, Adam Stout néglige d'évoquer certains travaux menés par des chercheurs au bagage scientifique confirmé, tels qu'Alexander Thom pour l'archéoastronomie ou Don Robins en matière de structure des roches, et qui a pourtant collaboré au « Dragon Project »⁸⁸. Ce chimiste de formation aurait, paraît-il, publié ses deux livres trop tôt. Allez comprendre : en toute logique, les tenants du renouveau archéologique devraient applaudir. Heureusement pour tout un chacun, ceci nous permet de constater que la « *borderline archaeology* » tout comme l'académique, sont finalement très humaines : cohabite la même proportion d'égos.

Les éditeurs l'ont bien compris, ils savent manier le « *marketing-mix* » pour un public stable, en attente de merveilleux. Soit on procède à des rééditions dites augmentées, c'est du moins ce que prétendent les services de publicité des firmes, soit le filon est plus habile, on lance une hypothèse totalement fraîche, si possible étonnante, toujours issue d'une campagne sur le terrain, *please*. L'ouvrage se vend, il est critiqué de toute part mais peu importe, son existence s'achève aux invendus pour le recyclage du papier. Les publicitaires ont bien travaillé. Les auteurs aussi, ils en vivent. Il est à espérer qu'Adam Stout, dans une éventuelle réédition ou pourquoi pas un livre, consacrera un chapitre à cet aspect du consumérisme du mystère, avec l'humour de bon aloi qui est le sien.

Que reste-t-il de nos amours ? De nos leys et autres lieux fleurant bon les *Earth Mysteries* ? Une expression anglaise née au XVI^e siècle et utilisée aussi par Adam Stout : « *the mare's nest* », s'interprète comme une fausse découverte ou, pire, un canular délibéré. Une vision linéaire en trompe-l'œil, si on veut.

88. Le Dragon projet Trust, qui a vu le jour en 1977, avait pour objectif de mener une enquête interdisciplinaire sur l'existence supposée de « forces » et d'« énergies » associées à certains sites préhistoriques. Au terme de plusieurs années d'investigations, les chercheurs du Dragon Project ont constaté que, dans la majorité des cas, aucune énergie particulière n'avait pu être mise en évidence. Pour en savoir plus : • *Kadath* n° 51 : « Le projet dragon : Merlin pris au mot » ; • www.pauldevereux.co.uk/body_dragonproject.html.

Bibliographie

- Atkinson R., 1952, "The Date of Stonehenge", in *Proc. Prehistoric Society* 18 : 231-3.
- Atkinson R. et al., 1981, "Archaeologists vs Ley Hunters", *The Ley Hunter* 90 : 21-32.
- Barrett J., 1994, *Fragments from Antiquity: An Archaeology of Social Life in Britain, 2900-1200 BC*, Oxford : Blackwell.
- Bender B., 1998, *Stonehenge: Making Space*, Oxford : Berg.
- Bender B. & Morris B., 1988, "Twenty Years of History, evolution and change in gatherer-hunter societies", in Ingold T. et al. (eds), *Hunters and Gatherers 1: History, evolution and social change*, Oxford : Berg pages 4-14.
- Benham P., 1993, *The Avalonians*, Glastonbury : Gothic Image.
- Bradley R., 1993, *Altering the Earth*, Edinburgh : Society of Antiquaries of Scotland.
- Burl A., 1984, "review of the Alignment of Ancient Sites Conference", in *Antiquity* 58 : 48-9.
- Burl A., 1984a, review of Williamson & Bellamy, *Ley Lines in Question*.
- Burl A. & Michell J., 1983, "The Great Debate: Living Leys or Laying the Lies?", in *Popular Archaeology*, February 1983 : 13-18.
- Carbonell B., s.d., "Note on Miss Taylor's Atlantis", (Straight Track Postal Club Records, Hereford City Library, Box 1, vol. 3 f.10).
- Caulfield S., s.d., *Ceide Fields, Ballycastle, Co Mayo: guidebook*, Ballycastle : Ceide Fields Visitor Centre.
- Childe V. G., 1958, "Autobiographical note" in Daniel G. & Chippindale C. (eds), *The Pastmasters*, London : Thames & Hudson.
- Chippindale C., 1985, "English Heritage and the future of Stonehenge", *Antiquity* 59 : 132-7.
- Chippindale C. (ed), 1990, *Who Owns Stonehenge?*, London : Batsford.
- Chippindale C., 1991, review of J. Michell & C. Rhone, *Twelve Tribe Nations* in *Antiquity* 65 : 481-2.
- Clark W.A., 1998, "Dowsing Gogmagog" in *3rd Stone: best of issues* 23-37, Devizes : 3rd Stone.
- Cope J., 1998, *The Modern Antiquarian: A Pre-Millennial Odyssey Through Megalithic Britain*, London : Thorsons.
- Crawford O.G.S., 1921, *Man and his Past*, Oxford : Oxford University Press.
- Crawford O.G.S., 1926, Letter to J. Bellows, 18 Jan 1926, Bodleian Library (Western Manuscripts), MSS Crawford 104/3.
- Crawford O.G.S., 1927, Editorial Notes, *Antiquity* 1 (1927) : 1-4.
- Crawford O.G.S., 1933a, Editorial Notes, *Antiquity* 7 (1933) : 1-4.
- Crawford O.G.S., 1933, Letter to Neil Hunter, 7 August 1933, Bodleian Library (Western Manuscripts), Crawford MSS 1/5B.
- Crawford O.G.S., 1936, Review of H J Massingham, *Through the Wilderness* in *Antiquity* 10 : 118-9.

- Crawford O.G.S., 1937, Editorial Notes, *Antiquity* 11 (1937) : 1-4.
- Crawford O.G.S., 1938-9, Unpublished book, *Bunk of England*, Bodleian Library (Western Manuscripts), Crawford MSS 108-9.
- Crawford O.G.S., 1949, Editorial Notes, *Antiquity* 23 (1949) : 1-4.
- Crawford O.G.S., 1950, Editorial Notes, *Antiquity* 24 (1950) : 1-2.
- Crawford O.G.S., 1951, "Archaeological History: A Review", *Antiquity* 9-12.
- Crawford O.G.S., 1953, *Archaeology in the Field*, London : Phoenix House.
- Crawford O.G.S., 1953a, Editorial Notes, *Antiquity* 27 (1953) : 129-130.
- Crawford O.G.S., 1955, *Said and Done: the autobiography of an archaeologist*, London : Phoenix House.
- Crawford O.G.S., 1956a, Editorial Notes, *Antiquity* 30 (1956) : 1-4.
- Crawford O.G.S., 1956b, Editorial Notes, *Antiquity* 30 (1956) : 129-131.
- Crawford O.G.S., 1957, *The Eye Goddess*, London : Phoenix House.
- Curwen E.C., 1937, "The Lighter Side of Archaeology", in *Antiquity* 11 : 76-82.
- Dames M., 1976, *The Silbury Treasure: The Great Goddess Rediscovered*, London: Thames & Hudson.
- Dames M., 1992, *Mythic Ireland*, London : Thames & Hudson.
- Dames M., 1996 [1977], *The Avebury Cycle*, London : Thames & Hudson (second edition).
- Dames M., 1999a, Unpublished talk at A *Permeability of Boundaries Conference*, University of Southampton.
- Daniel G., 1958, *The Megalith Builders of Western Europe*, London : Hutchinson.
- Daniel G., 1959, Editorial Notes, *Antiquity* 33 (1959) : 1-3.
- Daniel G., 1961, Editorial, *Antiquity* 35 (1961) : 171-5.
- Daniel G., 1962, Editorial, *Antiquity* 36 (1962) : 163-7.
- Daniel G., 1964, Editorial, *Antiquity* 38 (1964) : 165-170.
- Daniel G., 1966a, Editorial, *Antiquity* 40 (1966) : 1-7.
- Daniel G., 1966b, Editorial, *Antiquity* 40 (1966) : 165-171.
- Daniel G., 1968, Editorial, *Antiquity* 42 (1968) : 165-171.
- Daniel G., 1971, Editorial, *Antiquity* 45 (1971) : 165-170.
- Daniel G., 1975, *150 Years of Archaeology*, London : Duckworth.
- Daniel G., 1976, Editorial, *Antiquity* 50 (1976) : 1-8.
- Daniel G., 1977, Editorial, *Antiquity* 51 (1977) : 177-184.
- Daniel G., 1979a, Editorial, *Antiquity* 53 (1979) : 1-5.
- Daniel G., 1979b, Editorial, *Antiquity* 53 (1979) : 85-92.
- Daniel G., 1981, *A Short History of Archaeology*, London : Thames & Hudson.
- Daniel G., 1981a, Editorial, *Antiquity* 55 (1981) : 165-171.

- Daniel G., 1982, Editorial, *Antiquity* 56 (1982) : 161-8.
- Daniel G., 1985, Editorial, *Antiquity* 59 (1985) : 161-166.
- Daniel G., 1986, *Some Small Harvest: The Memoirs of Glyn Daniel*, London : Thames & Hudson.
- Daniel G. & Powell T.G.E., 1949, "The Distribution and Date of the Passage Graves of the British Isles", *Proc. Prehistoric Society* 15 : 169-87.
- Darvill T., 1999, Review of Julian Cope, *The Modern Antiquarian* in *Antiquity* 73 : 236-8.
- Denning K., 1999, *On Archaeology and Alterity*, unpublished PhD thesis, University of Sheffield.
- Devereux P., 1985, "Leys- No Question", in *The Ley Hunter* 97 : 11-24.
- Devereux P., 1991, "Three-dimensional aspects of apparent relationships between selected natural and artificial features within the topography of the Avebury enclosure", *Antiquity* 65 : 894-8.
- Devereux P., 1997, "Global Perspectives and the politics of geomantic information", *The Ley Hunter* 128 : 20-24.
- Devereux P. & Thompson I., 1979, *The Ley Hunter's Companion*, London : Thames & Hudson.
- Field D., 1998, "Round Barrows and the Harmonious Landscape: Placing Early Bronze-Age Burial Monuments in South-East England", *Oxford Journal of Archaeology* 17(3) : 309-326.
- Foucault M., 1977, "The political function of the intellectual", in *Radical Philosophy* 17 (1977) : 12-14.
- Fowler P., 1990, "Stonehenge: Academic Claims and Responsibilities" in Chippindale C. (ed) *Who Owns Stonehenge?*, London : Batsford.
- Fowler P., 1990a, Review of Devereux & Pennick, *Lines on the Landscape*, in *Antiquity* 64 : 194-5.
- Fox C., 1933, *The Personality of Britain: its influence on inhabitants and invaders in prehistoric and earliest historic times*, Cardiff : National Museum of Wales.
- Frere S.S., 1946, Letter in *Country Life*, May 10 : 863-4.
- Gazin-Schwartz A. & Holtorf C., 2000, "On Archaeology and Folklore", in *3rd Stone* 37 : 13-17.
- Gilroy P., 1994, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, London : Verso.
- Graves, R., 1961, *The White Goddess*, London : Faber & Faber.
- Grimes W.F., 1935, "Recent Books on British Archaeology", *Antiquity* 10 : 429-434.
- Grinsell L., 1988, "Alfred Watkins and The Old Straight Track", *Trans. Woolhope Naturalists' Field Club* : 76-9.
- Hawkes J., 1968, "The Proper Study of Mankind", *Antiquity* 42 : 255-62.
- Hawkes J., 1971 [1951], *A Land*, Newton Abbott : David & Charles.
- Hayman R., 1997, *Riddles in Stone: Myths, Archaeology and the Ancient Britons*, London : Hambleden.
- Hebdige D., 1994, "Postmodernism and the 'Other Side'" in Storey, J. (ed), *Cultural theory and popular culture*, London : Harvester Wheatsheaf, pp. 382-397.

- Heselton P., 1986, *Tony Wedd: New Age Pioneer*, Hull : Northern Earth.
- Heselton P., 1991, *The Elements of Earth Mysteries*, Shaftesbury : Element.
- Heselton P., et al., 1985, *Skyways & Landmarks Revisited*, Hull and Weybridge : Northern and Surrey Earth Mysteries Groups.
- Hodder I., 1984, "Archaeology in 1984", *Antiquity* 58 : 25-32.
- Hodder I., 1992, *Theory and Practice in Archaeology*, London : Routledge.
- Hoskins W.G., 1983 [1967], *Fieldwork in Local History*, London : Book Club Associates.
- Hoyle F., 1966, "Speculations on Stonehenge", *Antiquity* 40 : 261-76.
- Hutton R., 1991, *The Pagan Religion of the Ancient British Isles: Their Nature and Legacy*, Oxford: Blackwell.
- Hutton R., 1997, "The Neolithic great goddess: a study in modern tradition", *Antiquity* 71 : 91-9.
- Kehoe A., 1998, *The Land of Prehistory: a critical history of American archaeology*, London : Routledge.
- Lampeter Archaeology Workshop, 1997, "Relativism, objectivity and the politics of the past", *Archaeological Dialogues* : 164-98.
- Leslie D. & Adamski G., 1953, *Flying Saucers Have Landed*, London : Werner Laurie.
- Lethbridge T.C., 1957, *Gogmagog: The Buried Gods*, London : Routledge & Kegan Paul.
- Lethbridge T.C., 1981, *The Essential TC Lethbridge*, ed T. Graves and J. Hoult, London : Granada.
- Maltwood K., 1935, *A Guide to Glastonbury's Temple of the Stars*, London : John Watkins.
- Maltwood K., 1944, *The Enchantments of Britain*, Victoria, BC : Victoria Printing and Publishing Company.
- Maltwood K., 1964, *A Guide to Glastonbury's Temple of the Stars: Their Giant Effigies Described*, London : James Clarke & Co.
- Massingham H.J., 1927, *The Golden Age*, London : Batsford.
- Massingham H.J., 1942, *Remembrance: an autobiography*, London : Batsford.
- Maxwell D., 1933, *A Detective in Essex*, London : John Lane.
- Meskell L., 1995, "Goddesses, Gimbutas and 'New Age' archaeology", *Antiquity* 69 : 14-16.
- Michell J., 1967, *The Flying Saucer Vision*, London : Abacus.
- Michell J., 1977, *A Little History of Astro-Archaeology: Stages in the Transformation of a Heresy*, London : Thames & Hudson.
- Michell J., 1991, "Art and Archaeology: a review of two exhibitions", *Antiquity* 65 : 1001-3.
- Nicholson J., 1987, "The Times of the Signs", in Schreiber L. & Nicholson J., *An English Figure: Two Essays on the work of John Michell*, London : Bozo, pp. 27-85.
- Oakland E., 1998, "We came, we saw, we left...", *The Ley Hunter* 129 : 4-5.
- Parker Pearson M. & Ramilisonina, 1998, "Stonehenge for the ancestors: the stones pass on the message", *Antiquity* 72 : 308-26.

- Pennick N. & Devereux P., 1989, *Lines on the Landscape: Leys and other linear enigmas*, London : Robert Hale.
- Petrie F., 1928, Review of H. J. Massingham, *The Golden Age in Antiquity* 2 : 113.
- Piggott S., 1968, *The Druids*, London : Thames & Hudson.
- Piggott S., 1989, "Archaeological Retrospect", in Daniel G. and Chippindale C., *The Pastmasters*, London :Thames & Hudson, 1989 (originally in *Antiquity* 57 (1983) : 28-37).
- Reiser O.L., 1974, *This Holyest Erthe: the Glastonbury Zodiac and King Arthur's Camelot*, London : Perennial Books.
- Renfrew C., 1971, "Colin Renfrew describes Europe's creative barbarians", *The Listener* 1 January : 12-14.
- Renfrew C., 1973, "Monuments, mobilization and social organisation in neolithic Wessex", in Renfrew, C. (ed), *The Explanation of Culture Change: Models in Prehistory*, London : Duckworth.
- Renfrew C., 1989, "Comments on Archaeology into the Nineties", in *Norwegian Archaeological Review* 22 : 34-9.
- Richards C., 1996, "Henges and Water: Towards an Elemental Understanding of Monumentality and Landscape in Late Neolithic Britain", *Journal of Material Culture* 1 : 313-336.
- Rorty R., 1979, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton University Press.
- Ruggles C., 1999, *Astronomy in Prehistoric Britain and Ireland*, London : Yale UP.
- Screeton P., 1977, *Quicksilver Heritage*, London : Abacus.
- Screeton P. & Michell J., 1970, "The View over Ivory Towers", *The Ley Hunter* 14 : D1-D8.
- Shanks M., 1992, *Experiencing the Past: on the character of archaeology*, London : Routledge.
- Sigel R., 1999, "Ley Lines, Alive and Kicking", *The Right Times* 5 : 10-11.
- Smith G.E., 1932, *In the Beginning: The Origins of Civilization*, London : Watts & Co.
- Stout A., 2001, "Making the Past: The Politics of Prehistory", *3rd Stone* 40 : 3.
- Stout A., 2004, *Choosing a Past: The Politics of Prehistory in Pre-War Britain*, unpublished PhD thesis, University of Wales Lampeter.
- Traffon C., 1998, "Does the Goddess Live Here? ", *3rd Stone* 30 : 12-14.
- Sullivan D., 1998, "Ley lines: dead and buried. A reappraisal of the straight line enigma", in *3rd Stone: best of issues* 23-37 : 44-9, Devizes: *3rd Stone*.
- Taylor A.J.P., 1970, *English History 1914-1945*, Harmondsworth : Pelican.
- Tilley C., 1993, *Interpretative Archaeology*, Oxford : Berg.
- Tilley C., 1998, "Art and the Representation of the Past", summary of paper delivered to TAG '98, in University of Birmingham (Field Archaeology Unit), TAG '98 *Abstracts* : 33.
- Trigger B., 1984, "Alternative archaeologies: nationalist, colonialist, imperialist", *Man* 19 : 355-70.
- Trigger B., 1989, *A History of Archaeological Thought*, Cambridge : CUP.

- Ucko P. et al., 1991, *Avebury Reconsidered: from the 1660s to the 1990s*, London : Unwin Hyman.
- Underwood G., 1976 [1969], *The Pattern of the Past*, London : Abacus.
- Wainwright G.J., 1991, Review of Chippindale (ed), *Who Owns Stonehenge?*, in *Antiquity* 65 : 431-2.
- Watkins A., 1974 [1925], *The Old Straight Track: Its Mounds, Beacons, Moats, Sites and Mark Stones*, London : Abacus.
- Watts A., 1994, *UFO Quest: In Search of the Mystery Machines*, London : Blandford.
- Wheeler M., 1955, *Still Digging*, London : Michael Joseph.
- Wheeler M., 1958, "OGS Crawford", *Antiquity* 32 : 3-4.
- Whittle A., 1997, *Sacred Mound, Holy Rings: Silbury Hill and the West Kennet palisade enclosures: a later Neolithic complex in North Wiltshire*, Oxford : Oxbow.
- Williamson T. & Bellamy L., 1983, *Ley Lines in Question*, Tadworth : The World's Work.
- Wood J., 1999, "Margaret Murray and the Rise of Wicca", *3rd Stone* 34 : 18-22.
- Woolhope Club, 1935, Spring Annual Meeting in *Transactions of the Woolhope Naturalists' Field Club* 1933-4-5 : lxxxi.
- Wright P., 1995, *The Village that died for England*, London : Jonathan Cape.

Articles sur les leys et la géographie sacrée parus dans *Kadath*

N° 15 : • Chevaux blancs, géants et légendes d'Angleterre

N° 41 : • Géographie Sacrée et Patrimoine • Les leys : des trajectoires par-dessus les siècles

N° 45 : • Comment découvrir la géographie sacrée de son territoire • Archéologues contre chasseurs de leys

N° 51 : • Rencontre avec un chasseur de leys, entretien avec Paul Devereux • Le projet dragon : Merlin pris au mot

N° 52 : • *Le fong-shui* : tellurisme et géographie sacrée

N° 56 : • Géographie curieuse : l'énigme de Rebecq

N° 58 : • Stenay : meurtre rituel et Géographie Sacrée

N° 59 : • Retour à Rebecq : qui a imaginé cet ensemble ?

N° 62 : • La trilogie de Rebecq : le calendrier luni-solaire de Saintes • Le mystère des alignements telluriques

N° 63 : • La géographie sacrée de la région de Faimés

N° 97 : • Outre-Manche, des *Hill Figures* toujours vivantes

KADATH ASBL
Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2
B-1150 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn